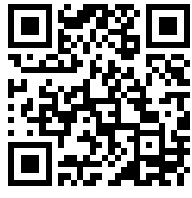
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN HFT9 0

Digitized by Google

Fr 27.46

HARVARD COLLEGE LIBRARY

BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND
BEQUEATHED BY
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND
(1787-1855)
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES & COMPTES-RENDUS

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

D'ALAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES & COMPTES-RENDUS

DE LA

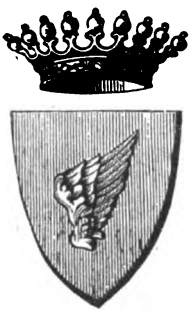
SOCIÉTÉ

SCIENTIFIQUE & LITTÉRAIRE

D'ALAIS

ANNÉE 1901 — TOME XXXII

(1er Semestre)



ALAIS

—

TYPOGRAPHIE, LITHOGRAPHIE, J. BRABO

Square de Sauvages

—

1901

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE ÉPISODE DE L'HISTOIRE

DE

CASTELNAU

Les documents que je transcris ci-après nous reportent à la triste époque de « la violence » exercée contre les protestants à la veille de la révocation de l'édit de Nantes (1).

Louis XIV ne voit, dans les réformés, que des hérétiques, des rebelles à ses ordres.

Il les frappe.

Il les a privés de garanties judiciaires ; il les a gênés dans les réunions de leurs synodes et de leurs colloques.

Il a supprimé leurs consistoires, leurs exercices religieux, leurs temples, leurs écoles.

Il les a exclus de la participation aux Etats, aux Assemblées d'assiette de la Province.

Il les poursuit jusque dans les Consulats et les Conseils politiques des villages.

Castelnau, dont il s'agit, adossé en quelque sorte

(1) Voy. *Quelques préliminaires de la révocation de l'édit de Nantes en Languedoc*, par P. Gachon, Toulouse, Privat, 1899.

Digitized by Google

à un château reconstruit un siècle auparavant, devait devenir célèbre par la mort tragique du chef camisard Roland. Mais il n'avait vraisemblablement pas plus d'importance alors qu'aujourd'hui (1) ; il comptait, en tous cas, fort peu de catholiques, puisque Louis XIV, voulant composer avec eux exclusivement le Consulat et le Conseil politique, ne put y en appeler que six dont un, au moins, résidait dans une communauté voisine, à Moussac.

On voit, par ces deux pièces, de quelle façon serait respectée la liberté si, par malheur, les partisans de l'ancien régime revenaient au pouvoir.

L'arrêt est daté du 25 Janvier 1683; il est transcrit sur une double feuille de parchemin de 322mm de hauteur sur 250mm de largeur; il porte la signature autographe de Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain, ministre de la Maison du Roi, « très petit homme maigre, » — d'après Saint-Simon — qui, de concert avec le Père Lachaise (dont il devint plus tard l'ennemi), poursuivait contre les protestants une persécution sans merci si préjudiciable aux intérêts moraux et matériels de la France.

Il est joint, à l'aide d'un cordon en parchemin, à la « Commission sur l'arrest » du même jour, velin oblong de 570mm de largeur sur 168mm de hauteur, portant la signature royale (secrétaire de la main)

---

(1) On n'y comptait qu'un feu en 1384. *Dict. topogr. du Gard*, page 50.

En 1791, on y trouva 87 âmes. *Hist. de la Révol franç. dans le dép. du Gard*, par F. Rouvière, I, 539.

Le dénombrement de 1896 donne 14 maisons, 15 ménages et 48 individus, tous Français.

Voir *Notice sur le château de Castelnau*, par Louis Pascal (*Bull. du Com. de l'art. chrét.*, diocèse de Nimes, t. III, 1886, p. 252.)

Digitized by Google

et celle du même Phélypeaux, scellé *en queue*; le sceau a disparu.

Je les ai trouvés à Castelnau, au Mas de la Clastre, où existent encore l'église et le presbytère du lieu, devenus biens nationaux en 1790 et appartenant à ma famille depuis leur aliénation, en 1793. (1)

Innombrables sont les décisions de ce genre qui furent rendues. On en trouve les traces dans beaucoup de délibérations et d'actes administratifs de l'époque, mais la plupart des originaux ont disparu.

Ceux-ci m'ont paru assez intéressants pour être signalés.

F. ROUVIÈRE.

« EXTRAIT DES REGres DU CONeil D'ESTAT

« Le Roy ayant esté Informé des grandes divisions qu'il y a eu dans le lieu de Chasteauneuf au diocèse d'Uzès et de la mauvaise administration de cette communauté causée tant par les Consuls et Coners

(1) Cette église et ce presbytère furent achetés par Barthélemy Duschet, le 21 août 1793. *L'Aliénation des biens nationaux dans le Gard*, par F. Rouvière (Nimes, 1900), p. 188.

Les Duschet ont, à diverses époques, occupé des fonctions municipales à Castelnau. Le dernier du nom de la branche aînée vient de mourir à La Clastre.

Digitized by Google

politiques de la religion prétendue reformée, que par les habitans, Lesquels estant en grand nombre ont tousjours faict prendre dans les assemblées dud. lieu des desliberations contraires au bien public et au desavantage de la religion catholique A quoy estant necessaire de pourvoir en n'admettant doresnavant au Consulat et conᶜᵉⁱˡ politique que des personnes catholiques ainsy qu'il a esté fait en plusieurs lieux de la province de Languedoc Sa Majesté estant en son conᶜᵉⁱˡ a ordonné et ordonne que les habitans dud. lieu de Chasteauneuf faisant profession de ladite religion pretendue reformée seront exclus pour toujours du consulat et conᶜᵉⁱˡ politique dud. lieu

« Ce faisant qu'a l'avenir il n'y sera admis que des personnes faisant profession de la religion catholique apostolique et romaine, Et pour la première fois sans tirer a conséquence Sa Maᵗᵉ a Nommé pour Consuls et conᵉʳˢ politiques dud. lieu de Chasteauneuf, scavoir pour premier Consul Mʳᵉ Louis Roustan, Et pour second George Bolanger Et pour Conᵉʳˢ politiques Guillaume Joanne Mᵉ de Lauzière noʳᵉ de Moussac Esprit Chabrier et Jacques Fontanieu; Pour lesd. Consuls et Conᵉʳˢ politiques entrer et estre admis dans lesd. charges de Consuls et Conᵉʳˢ politiques Et en faire les fonctions a la place de ceux qui y sont a present ainsy qu'il est accoustumé, Voullant qu'a l'avenir il soit procédé en la forme ordʳᵉ au renouvellement desd. consuls et conᵉʳˢ politiques Tous catholiques faisant Sa Maᵗᵉ tres expresses deffences aux habitans de ladite religion pretendue reformée dud. lieu de Chasteauneuf Et a tous autres d'y apporter aucun trouble ny empeschement, Enjoint Sa Maᵗᵉ au gouverneur ses Lieutenans generaux et Intendant de justice en

Digitized by Google

Languedoc et tous autres officiers de tenir la main a lexecution du present arrest. Fait au conᵉᵢˡ destat du Roy Sa Maᵗᵉ y estant tenu à Versailles le XXVᵉ jour de Janᵉʳ mil six cent quatre vingt trois.

« PHÉLYPEAUX. »

« COMᵒⁿ SUR LARREST QUI EXCLUE CEUX DE LA R. P. R. DU LIEU DE CHASTEAUNEUF DU CONSULAT ET CONSEIL POLITIQUE.

« Po. le Roy.

« Louis par la grace de Dieu Roy de France Et de Navarre au Gouverneur, nos Lieutenans génᵃᵘˣ en nʳᵉ province de Languedoc Intendant de Justice Et a tous autres nos officiers quil appartiendra Salut. Par arrest de nʳᵉ Conᵉᵢˡ d'Estat cy attaché soubs le contre scel de nʳᵉ Chancellerie Ce jourdhuy donné nous y estant Nous avons pour les causes y contenues Exclus pour tousjours les habitans de la religion prétendue reformée du lieu de Chasteauneuf au diocèse d'Uzez Tant du Consulat que du Conᵉᵢˡ politique, Et ordonné que doresnavant il ny sera admis que des personnes faisant profession de la religion catholique apostolique et romaine Et pour la premiere fois sans tirer a consequence Nommé ceux que nous voullons entrer dans les

Digitized by Google

dites charges au renouvellement desquelles il sera procédé a l'avenir en la forme ordinaire de gens tous catholiques, A cette cause Nous vous mandons et ordonnons par ces ptes signées de nous de tenir la main a l'execution dud. arrest De ce faire Vous donnons pouvoir Commission et mandement spécial Commandons au premier Nrc huissier ou sergent sur ce requis de faire pour cet effect et des ordonnances que vous rendrez en consequence Tous exploicts et actes de justice que besoin sera sans demander autre permission Car tel est nre plaisir. Donné a Versailles le XXVe jour de janvier Lan de grace mil six cent quatre vingt trois et de nre regne le quarantieme.

« LOUIS. »

« Par le Roy :

« PHÉLYPEAUX. »

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UN PORTUGAIS AMI DE LA FRANCE

—

MANUEL PINHEIRO CHAGAS

—

I. — Sa Biographie

Il est de bon ton dans certains milieux de jeter le ridicule sur les Académies de province : ce sont, disent les beaux esprits, des « Sociétés d'admiration mutuelle » ; elles font, ajoutent-ils, plus de bruit que de besogne.

La *Société scientifique et littéraire d'Alais*, pour si modeste qu'elle soit, peut, sans vaine jactance, prouver que, depuis sa fondation et surtout son classement comme « établissement d'utilité publique », elle n'a pas cessé de s'occuper des questions touchant le développement matériel et moral de notre chère patrie.

Digitized by Google

Ai-je besoin, Messieurs, de vous rappeler que les statues et les bustes qui ornent les places publiques d'Alais sont l'œuvre de Comités créés ou patronnés par notre Compagnie? Si, avant toutes les villes des départements, la Capitale Cévenole a eu pour son hôpital et ses médecins du sérum antidiphtérique, ne le doit-elle pas à une démarche personnelle de notre Société?

Non contente d'être utile à ses concitoyens et de faire revivre par le bronze les gloires de notre région, la Société scientifique et littéraire ne s'est pas désintéressée de la célébration du quadricentenaire de Christophe Colomb et de Vasco da Gama (1). En même temps que Paris, peut-être même avant la Capitale, notre Académie a voulu glorifier les grands romantiques dont le Portugal a récemment célébré le premier centenaire: Garrett (2) et Castilho (3) ; elle s'est réservé de commémorer en 1910 le centième anniversaire d'Herculano (4).

Avec une bienveillance qu'elles ne méritaient

---

(1) Le Comité Cévenol du quatrième centenaire de la découverte de la route maritime de l'Inde n'a pas encore publié en brochure le compte-rendu de ses travaux, mais presque tous les journaux du Gard, de l'Hérault, de Vaucluse, de l'Ardèche et de la Lozère ont tenu à insérer les articles et les appels de ce Comité.

Il en a été de même pour la Section Cévenole du Comité des Français décorés d'Ordres portugais ou membres d'Académies portugaises.

(2) Cf. *Le Centenaire de Garrett*, par SARRAN D'ALLARD, (Paris, 1899).

(3) Cf. *Le Centenaire de Castilho*, par le même, Paris, 1900.

(4) Dans les derniers mois de 1900, le *Courrier de la Lozère* a publié un feuilleton sur Alexandre Herculano ; l'auteur y complète les notes qu'il avait précédemment données au cours de son *Centenaire de Garrett*.

Digitized by Google

certes pas, vous avez écouté mes causeries sur Garrett et Herculano, qui tous deux, fuyant l'absolutisme de D. Miguel, sont venus demander asile à la France. Vous vous êtes également intéressés à l'aveugle-poète, admirateur et ami de Victor Hugo, à Castilho, qui ne voulut pas mourir sans avoir visité notre pays.

Ces trois génies, si différents les uns des autres, ont une caractéristique commune, ils ont aimé la France comme une seconde patrie ; mais leur amour a été surtout un culte intellectuel et littéraire.

Je viens aujourd'hui vous parler d'un Portugais, Emmanuel Pinheiro Chagas, qui a aimé notre pays avant de l'avoir connu, et qui l'a généreusement et vaillamment défendu au moment où, victime de la néfaste politique d'un César aux abois, la patrie française, abandonnée de tous ses amis d'antan, semblait vouée à l'irrémédiable ruine.

Seul avec notre éminent confrère, M. le Professeur V.-A. Urechia, ancien ministre et sénateur de Roumanie, gloire de la Société scientifique et littéraire d'Alais, dont il est membre honoraire, Pinheiro Chagas ose élever la voix en faveur de la France, qu'il proclame la tête et le cœur de la Race Latine. Courageusement, il se dresse en face des innombrables écrivains qui chantent le triomphe des hommes du Nord et la fin des nations méridionales ; il est un des rares qui crient : *Væ Victoribus !*

Rien que pour cela, sans parler de son œuvre littéraire, Pinheiro Chagas mériterait d'être connu et apprécié chez nous.

Dix-neuf ans plus tard, cet écrivain est venu à Paris au moment de l'Exposition de 1889 ; à cette

Digitized by Google

occasion il prononça en français le magnifique discours, si flatteur pour nous, qui vient d'être publié (1).

L'œuvre de Pinheiro Chagas, — j'ai eu l'honneur de vous le dire, Messieurs, en parlant des littérateurs portugais venus après Garrett et Castilho (2), — l'œuvre de Chagas est aussi considérable que variée, et cependant, malgré les nombreuses traductions et adaptations faites par mon maître et ami, M. Henry Faure, elle est encore fort peu répandue en France. Me proposant d'étudier avec quelque détail les productions de cet éminent et infatigable polygraphe, je veux, pour l'instant, me borner à vous faire connaître l'homme qui fut une des plus grandes figures du Portugal contemporain, non seulement comme littérateur, mais encore comme homme d'Etat.

***

Fils de Joaquim (Joachim) Pinheiro Chagas, chef de bataillon d'infanterie et secrétaire particulier du roi D. Pedro V, et de Dona Gertrudes (Gertrude) Ramos, *Manuel Pinheiro Chagas* est né à Lisbonne le 13 novembre 1842 (3).

---

(1) *A la mémoire de Pinheiro Chagas*, les Portugais à l'Exposition de 1889, par SARRAN D'ALLARD (Paris, 1901).

(2) Cf. Le *Centenaire de Garrett*.

(3) Il est impossible de préciser l'heure de la naissance ainsi que la rue et la maison où est né Manuel Pinheiro Chagas, son acte de baptême ne l'indiquant pas.

Voici du reste la traduction textuelle de cet acte :

« Le trois mars mil huit cent quarante-trois, dans la matinée, en cette église paroissiale de Sainte-Elisabeth, j'ai solennellement imposé les saintes

Digitized by Google

Le jeune Emmanuel fit ses *preparatorios* (1) au Collège Militaire où son père était attaché en qualité d'officier ; entré le 22 mai 1853, il en sortit le 11 août 1857.

Le lendemain il prit du service comme engagé volontaire ; le 3 octobre suivant il fut admis à l'Ecole de l'Armée, où il resta jusqu'au 25 juin 1859.

Versé au 16e régiment d'infanterie, il fut promu sous-lieutenant le 4 juillet 1859. Après sa promotion, il suivit les cours de l'Ecole Polytechnique, qu'il abandonna pour s'adonner entièrement à la littérature, décidé à gagner sa vie en écrivant ; il était, en effet, d'une famille honorable, mais peu fortunée.

Il fut, sur sa demande, mis en disponibilité le 19 juin 1866, avec le titre de sous-lieutenant.

Le 21 décembre 1882, il se présenta au concours ouvert pour une chaire de professeur au *Cours supérieur des lettres* (2) de Lisbonne ; il fut admis

---

huiles à MANUEL, qui est né le 13 novembre 1842 et a été baptisé en péril de mort par le Révérend Chapelain du 16e régiment d'infanterie, João Bernardo, ledit Manuel fils de *Joaquim Pinheiro das Chagas*, lieutenant au même régiment, né et baptisé en l'église paroissiale de la Sé, en la ville de Lamego, demeurant à la caserne du même régiment, et de *Gertrudes Ramos* ; petit-fils paternel de *Manuel Pinheiro das Chagas* et de *Maria-Theresa Pinheiro*. Ont comparu comme parrain *Lourenço d'Oliveira Chaves*, commerçant établi en la dite ville de Lamego, et, comme marraine, *Maria José Pinheiro*, tante paternelle du baptisé. En foi de quoi j'ai rédigé le présent acte qui a été signé par le père du baptisé et par moi.

Erat ut supra.

Le curé : JOSÉ JACINTHO TAVARES, *signé*.

Le père du baptisé : JOAQUIM PINHEIRO DAS CHAGAS, *signé*.

(1) On nomme ainsi le cours d'enseignement secondaire professé au Collège Militaire et dans les Lycées du Portugal ; on y prépare les élèves pour les écoles supérieures.

(2) Le Portugal n'a qu'une *Université*, celle de Coimbre. Lisbonne possède seulement un « Cours supérieur des Lettres », institution d'enseignement supérieur fondée par D. Pedro V.

Digitized by Google

à l'unanimité le lendemain. Ce concours fut très brillant, et Chagas, à ce que m'a raconté un de ses contemporains, étonna, et même..... *interloqua* (passez-moi le mot) les professeurs chargés de l'examiner. Malgré le parti pris évident des examinateurs, il fut, par décision du Ministre de l'Intérieur, nommé à la chaire de littératures grecque et latine.

Le 14 mars 1883, il reprit du service dans l'armée comme officier et conserva cette qualité tant qu'il vécut. Il fut successivement promu lieutenant le 8 août 1883 et capitaine le 25 juillet 1888; il avait ce dernier grade le jour de son décès. Il est bon, à ce propos, de faire remarquer que, s'il ne fût pas resté aussi longtemps en inactivité, il eût été promu lieutenant le 27 novembre 1867, capitaine le 15 avril 1874, chef de bataillon le 31 octobre 1884, lieutenant-colonel le 29 février 1888 et colonel le 31 mars 1892,— grade que, sans cette circonstance, il aurait possédé au moment de sa mort.

Depuis 1871, année qui le vit entrer à la Chambre des députés, jusqu'en 1883, il ne cessa pas d'être réélu. A cette dernière date, il fut nommé, par le cabinet Dias Ferreira, pair à vie, c'est-à-dire membre de la Chambre Haute du Royaume.

Le 19 juin 1873 il fut élu membre effectif de l'*Académie Royale des Sciences* de Lisbonne, dont il était membre correspondant depuis le 18 janvier 1866. A la mort de Latino Coelho (1) survenue le 29

---

(1) Par une singulière ironie du sort, Chagas, le francophile, succédait à Latino Coelho, l'auteur du *Gladiator*, le glorificateur des races germaniques, contre qui, vingt ans auparavant, l'auteur de DURANTE O COMBATE, *pretexto n'um acto para a Marselheza final*, écrivit une « introduction » dont il sera parlé plus loin.

Digitized by Google

août 1891, il fut élu secrétaire général. La même Compagnie le chargea de continuer les mémoires diplomatiques de Mendes Leal. Il appartenait en outre à une foule d'autres sociétés savantes, tant portugaises qu'étrangères.

Il avait le titre de *Conseiller* (1). Il était grand-croix des Ordres de Saint-Jacques de Portugal, de Charles III d'Espagne et des Ordres du Mérite Militaire et du Mérite Naval du même pays, de la Couronne d'Italie, de Léopold de Belgique ; enfin, et c'était une récompense méritée, il était grand-officier de la Légion d'Honneur (2).

Du 24 octobre 1883 au 20 février 1886, il fut ministre de la Marine et des Colonies dans le dernier cabinet Fontes. Son ministère fut marqué par de nombreuses réformes dont il sera parlé plus loin.

***

S'il m'incombe de faire une étude critique sur Pinheiro Chagas en tant qu'écrivain, je ne me reconnais pas le droit d'apprécier sa carrière politi-

---

(1) *Conselheiro* est une qualification inhérente à la charge de Ministre. Elle est quelquefois décernée à des personnes qui occupent un rang élevé. Chagas, ayant été Ministre de la marine, avait droit au titre de Conseiller, lequel, du reste, n'a rien de commun avec celui de *Conseiller d'Etat.*

En Portugal, le Conseiller d'Etat est un fonctionnaire qui assiste le Roi dans toutes les affaires où sont en jeu les principes constitutionnels.

(2) Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu me procurer la date de son brevet de grand-officier de notre Ordre national.

Digitized by Google

que. C'est pourquoi je traduis ci-après l'opinion des Portugais (1) qui l'ont vu à l'œuvre.

I

Il appartenait à S. Exc. M. le Conseiller Ernest Rodolphe Hintze Ribeiro qui, à l'heure actuelle, préside pour la seconde fois le Conseil des Ministres de S. M. le Roi D. Carlos, de dire ce que fut son ancien collègue dans les *Conseils de la Couronne.*

« *Je fus*, dit l'éminent homme d'Etat et jurisconsulte, *je fus le collègue de Pinheiro Chagas dans le dernier cabinet Fontes, le seul dont il ait fait partie. Auparavant, nous avions combattu dans des camps opposés, et chacun sait combien cet orateur à l'éloquence impétueuse, était hardi et véhément dans les luttes parlementaires. Mais Chagas, surtout quand il entrait en discussion, avait le don de charmer. Les grands talents ont, en effet, pour condition spéciale, de séduire et de fasciner jusqu'à ceux — et même peut-être ceux-ci plus que les autres — ceux, dis-je, que leur parole vise plus spécialement dans les vibrants éclats par lesquels elle s'impose à eux.*

---

(1) Tous ces articles ont paru dans le numéro spécial du *Correio da Manhã* (Courrier du Matin) consacré à la mémoire de Pinheiro Chagas et paru le 8 mai 1895.

Je tiens à remercier publiquement chacun des auteurs pour l'extrême bienveillance avec laquelle ils m'ont autorisé à traduire leurs articles.

Digitized by Google

Fontes, qui connaissait si bien les hommes de son temps, avait pour le regretté défunt une admiration toute particulière. En 1883, un remaniement ministériel porta Chagas au pouvoir.

Nous fûmes dès lors compagnons de travail dans les pénibles labeurs de la politique. Et toujours dans les questions les plus graves, dans les affaires les plus ardues, Pinheiro Chagas était là pour guider notre marche. Large d'idées, prompt à comprendre et à sentir, il savait frapper ses conseils au coin du meilleur esprit. Ses avis partaient sincères d'une âme vraiment noble, ils étaient vivifiés par une loyauté inébranlable. En outre, plus que personne, il savait captiver, et les preuves de sa bienveillance étaient des plus touchantes.

Chagas, qui aima tant son pays, qui le défendit si bien, et dont il exalta le nom et le prestige, Chagas ne laisse pas seulement la mémoire perdurable d'un homme de génie. Il laisse, profondément imprimé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, un sentiment plus intime de mélancolique regret.

Chagas fut plus qu'un grand homme, ce fut aussi un homme de cœur. »

II

Sous ce titre, *l'homme politique*, M. Antonio de Serpa Pimentel, décédé le 2 mars 1900, et qui laisse la mémoire d'un exquis poète, d'un illustre écrivain doublé d'un homme d'Etat remarquable, a rédigé, quelques semaines après la mort de celui qui fut

Digitized by Google

son collègue à la Chambre des Pairs, un article d'où j'extrais ce qui suit :

A la demande de nos amis, je dois écrire quelques lignes sur Pinheiro Chagas comme homme politique.

A notre époque, s'occuper de politique est une obligation pour tout homme qui réfléchit. Faire de la politique, n'est-ce pas veiller aux intérêts de la nation, lesquels dépendent de l'initiative parlementaire? Esprit bien équilibré, Pinheiro Chagas était libéral sans excès et ami de l'ordre sans aucune exagération. Connaissant son talent oratoire, il se fit élire député, afin de discuter les questions d'intérêt national, et non, comme trop de politiciens, pour, sous couleur d'intérêt public, prendre soin de ses propres affaires. J'en trouve la preuve dans sa vie parlementaire. Sachant de quelle utilité pouvait être le secours de sa parole, il ne l'apporta à aucun gouvernement, ni à aucun parti, pour de simples convenances personnelles.

Nos partis politiques ne se distinguent guère les uns des autres par une divergence bien radicale en matière d'idées ou de principes. Pour ce motif, Pinheiro Chagas, au début de sa carrière politique, ne se prononça pas décisivement, ni jamais passionnément pour aucun des deux partis libéraux qui, à cette époque, se disputaient le pouvoir; c'est seulement vers la fin qu'il inclina du côté du parti *régénérateur*. Quand il fut député, son intelligence d'élite, son magnifique talent oratoire le firent, comme de juste, rechercher pour faire partie d'une combinaison ministérielle. Tout homme politique qui est membre d'une des Chambres, se trouve sujet à cet accident, que les uns considèrent comme un triomphe et d'autres comme une charge. Très nombreux sont ceux qui la recherchent rares ceux qui craignent de l'accepter. Pinheiro Chagas fut de ces derniers.

Quelle fut la politique de Pinheiro Chagas comme ministre au département de la Marine ? Il eut une politique véritablement éclairée, véritablement féconde et véritablement portugaise. Connaissant à fond notre histoire, ayant étudié les fondements et les caractères de notre nationalité,

Digitized by Google

il jugeait que, malgré notre décadence, nous n'avons pas tout à fait perdu les qualités qui nous sont inhérentes ; en dépit de ce que prétendent des esprits pessimistes, il se refusait à croire que nous sommes un pays perdu. Le peuple qui, autrefois, fut un des plus colonisateurs, ne pouvait, d'après lui, avoir perdu cette qualité, héréditaire comme toutes les qualités humaines. Pinheiro Chagas comprit donc que notre avenir était dans nos colonies, et principalement dans celles de l'Afrique occidentale. Ce qu'est aujourd'hui la province d'Angola, par rapport à ce qu'elle était il y a peu d'années ; les véritables progrès économiques qu'elle a réalisés ; ce qu'est aujourd'hui la ville de Loanda, les avantages que le commerce de la Métropole commence à en retirer, tout cela est en grande partie dû à Pinheiro Chagas ; c'est le fruit des décisions administratives qu'il a prises à l'égard de notre Ouest-Africain ; c'est surtout parce qu'il a mené à bien la construction du chemin de fer d'Ambaca, parce qu'il a doté d'eau potable la ville de Loanda ; ce qui fut un des plus puissants facteurs de son développement, — c'est parce qu'il a entrepris l'installation d'un câble sous-marin reliant ces possessions à la Métropole.

Telle fut la carrière politique de Pinheiro Chagas. »

III

Ce que Chagas fut comme *ministre*, un de ses anciens collaborateurs, actuellement Directeur général des Chemins de fer coloniaux, M. Tito de Carvalho va nous le dire :

« Accaparé par la politique, comme il arrive presque toujours chez nous aux hommes de grande valeur, Pinheiro Chagas fut naturellement traîné jusqu'au sommet du pouvoir. Nous disons « traîné » — *arrastado* — parce que celui qui ne connaissait pas les mille préoccupations de son

Digitized by Google

esprit, obligé à partager son temps entre les affaires de l'Etat et les travaux littéraires auxquels il ne lui était pas permis de se dérober, celui-là seul aurait pu supposer que Pinheiro Chagas se complaisait fort dans les honneurs du poste élevé auquel la politique l'avait conduit.

Pour son bonheur et aussi pour celui de son pays, il lui fut donné d'apporter tous ses soins aux colonies, qui dès le début avaient attiré son attention, convaincu qu'il était que d'elles seules pouvaient nous venir le salut et la puissance. Son âme de poète et de patriote pouvait se donner libre carrière dans un ministère où, éloigné des mesquines intrigues et des petites combinaisons des politiciens de parti, il lui était permis d'entreprendre des réformes qui devaient laisser une trace ineffaçable de son activité et de sa sollicitude à l'égard de nos possessions ultra-marines. Il savait très bien que, pour le développement de nos colonies, il vaut mieux une amélioration durable que plusieurs douzaines de décrets, condamnés à rester ensevelis dans la poussière des archives de notre législation coloniale. C'est pour cela que le temps de son administration a été marquée par l'installation du câble sous-marin de la côte occidentale d'Afrique, par la construction de la ligne ferrée de Loanda à Ambaca, par l'adduction des eaux à Loanda, par l'établissement du chemin de fer de Lourenço-Marques, — améliorations qui font époque dans l'histoire de notre développement colonial.

Ce ne fut pas le hasard des circonstances qui poussa Pinheiro Chagas à parfaire la réalisation de ces projets. Ce fut son coup d'œil d'une puissance extraordinaire qui lui fit voir les énormes bénéfices que l'on devait retirer de ces entreprises osées, ce fut son sincère et dévoué patriotisme qui lui suggéra cette pensée que, rien qu'avec notre domaine d'*ultramar*, nous pouvions nous relever, mais que, pour cela, il était nécessaire de lui donner les plus puissants éléments d'agrandissement et de progrès.

En raison de ces perfectionnements, l'œuvre de Chagas doit survivre à cet oubli, providentiel en quelque sorte, dans lequel l'Histoire relègue tant de travaux inutiles, et son nom comme Ministre de la Marine, doit être enregistré par elle

Digitized by Google

comme celui d'un homme qui a bien mérité de notre empire colonial.

Aujourd'hui, si nous voyons Angola augmenter progressivement son commerce et être notre principale ressource dans les embarras financiers que nous venons de traverser, si Lourenço-Marques est actuellement le plus important entrepôt de la côte orientale, ne commençons-nous pas à nous bien rendre compte de la portée des grandes améliorations improvisées par Pinheiro Chagas? Ne devinons-nous pas l'éclatante lumière que l'histoire coloniale projètera sur l'homme d'Etat qui les réalisa, quand notre Afrique, se dépouillant pour nous de ses immenses richesses, sera pour le Portugal le gage le plus sûr de sa prospérité économique, en même temps que le rempart le plus fort de son indépendance?

Comme ils mériteraient bien de la patrie, ceux qui, suivant les traces de Pinheiro Chagas, se convaincraient qu'il vaut toujours mieux travailler pour l'avenir que de perdre son temps en projets insensés et en réformes éphémères!

Pour les gouvernements qui s'arrêtent à cette dernière alternative, ce qui peut arriver de mieux, c'est l'oubli de l'histoire — et encore, n'est-ce pas une faveur? — Dans la voie hardiment suivie par Pinheiro Chagas, on conquiert l'admiration et les bénédictions de tout un peuple, et on meurt avec l'ineffable joie d'avoir consciencieusement concouru à la prospérité de la Patrie. »

Digitized by Google

IV

Quelle fut *son action aux colonies?* M. Custodio de Borja, qui était administrateur colonial alors que Chagas se trouvait à la tête du portefeuille de la Marine, nous le dit dans des « pages intimes » qu'il m'a paru utile de traduire (1).

« Quand, il y a à peine un mois, aux *Prazeres* (2) vers la fin de cette triste journée du 9 avril, — comme le temps passe!... cela semble presque un songe — je me séparai de mon cher mort, alors que la porte grillée du tombeau s'entr'ouvrait déjà pour recevoir sa dépouille mortelle, il me revint à la mémoire les lignes pleines d'encouragement et débordantes de patriotisme que Pinheiro Chagas adressait à ses délégués aux colonies, pendant son court séjour au Ministère de la Marine. Je sentis mon âme se briser au souvenir des instructions et des conseils si nettement exprimés dans ces belles pages intimes où, mieux qu'ailleurs nous pouvons apprécier la justesse de son esprit, la puissance de son talent et l'énergie de son caractère!

Bien des fois j'ai entendu dire que Pinheiro Chagas n'étant qu'un littérateur — et il l'était dans la plus haute acception du mot — il ne pourrait jamais faire un bon ministre et plus particulièrement un bon ministre des Colonies. Erreur! Il est bien certain que l'enthousiasme qu'il éprouvait pour son nouveau poste, quand il prit le

---

(1) M. le Conseiller Custodio de Borja, aide-de-camp honoraire de S. M. le roi de Portugal, est capitaine de frégate.

(2) C'est le nom du cimetière où repose le regretté Pinheiro Chagas.

Digitized by Google

portefeuille de la Marine et des Colonies, ne l'égara jamais; il est non moins certain que pendant le court espace de temps qu'il occupa le ministère, il fit autant et peut-être plus que ce qu'aurait pu faire, en une période plus longue, le meilleur titulaire de ce portefeuille.

Personne, aujourd'hui, ne le conteste. Au surplus, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur ce qu'il a accompli en Afrique et spécialement dans l'Afrique occidentale.

Le temps de son administration fut, en vérité, très court, trop même pour l'exécution de ses vastes projets; néanmoins, dans tout ce qu'il entreprit et réalisa, il ne cessa pas de suivre un plan mûrement réfléchi et savamment combiné. Dans l'accomplissement de son œuvre, il était, du reste, vivement incité par cette conviction qui était fortement ancrée chez lui et qui, hélas, disparut avec lui, que tout l'avenir du pays dépend de notre expansion coloniale. — Profonde vérité !

En vue de rehausser le prestige du nom portugais à l'intérieur de l'Afrique, et avec ce prestige, faire progresser la civilisation, Chagas, dès son entrée au ministère, en 1883, ordonna l'expédition d'Angola (1), mission où Capello et Ivens se couvrirent de gloire. Six mois plus tard, en 1884, il fit explorer les terres de Muatiânvua, ce qui donna lieu à la brillante campagne d'Henrique de Carvalho (2). Les livres

---

(1) Cette expédition fut envoyée en Afrique par Pinheiro Chagas peu de jours après son entrée au Ministère. Les chefs de l'expédition partirent de Lisbonne le 6 janvier 1884. Après un voyage de vingt-cinq jours, ils débarquèrent à Banana (Angola). Le point de départ pour la traversée fut le port Pinda, situé au sud de Loanda et le point d'arrivée fut Quélimane (province de Mozambique). L'un des chefs de l'expédition, M. Hermeneglido Brito Capello, capitaine de vaisseau, est aide-de-camp du Roi. L'autre chef était Roberto Ivens, capitaine de frégate et aide-de-camp de Sa Majesté ; il est décédé récemment.

(2) Cette seconde expédition fut envoyée par P. Chagas en 1884 ; elle avait pour but d'entamer des relations commerciales avec le Muatiânvua, chef nègre de la côte occidentale d'Afrique (Angola) La mission avait à sa tête M. Henrique de Carvalho, chef de

Digitized by Google

de ces illustres explorateurs (1) sont encore là pour témoigner de la haute valeur des hardies entreprises prescrites par Pinheiro Chagas, et aussi du soin avec lequel il s'employait à leur complet succès.

Comprenant qu'il était nécessaire de rendre effective notre domination en Afrique par des mesures de progrès, destinées à bien indiquer notre volonté de poursuivre l'œuvre grandiose commencée depuis tant de siècles, il créa le chemin de fer d'Ambaca, il relia la Métropole à ses colonies, — y compris Macao, la plus éloignée dans l'Extrême-Orient — par un réseau de câbles télégraphiques sous-marins ; enfin il proposa ou mit à exécution tant d'importants projets d'expansion colonisatrice, que — on peut le dire en toute justice, — de longtemps il n'était passé au ministère de la Marine un homme d'Etat aussi courageux dans ses entreprises ni aussi perspicace dans la résolution des plus complexes problèmes coloniaux.

Et, à tout son travail au profit des colonies, comme il joignait un tact politique des plus exquis, à la fois plein d'énergie et de prudence, et qui sut si bien aplanir des difficultés administratives, parfois inextricables!

Il s'agissait de la dissolution d'un Conseil municipal qui

---

bataillon d'infanterie. Cet officier a écrit un long rapport qui a été publié en 1888, sous le titre d'*Expedição portugueza ao Muatiànvua*. Sur la demande qui lui en a été faite par un ami commun, M. Henri de Carvalho a bien voulu se charger de faire, à mon intention, un résumé de son rapport, où il est maintes fois question de Chagas ; dès que je l'aurai, je le traduirai et j'en ferai l'objet d'un nouveau mémoire.

(1) Capello et Ivens ont publié en 1886, un ouvrage sous le titre de *De Angola á Contra Costa*, où ils font un compte-rendu très détaillé de leur expédition et de ses résultats scientifiques. Cet ouvrage porte trois dédicaces imprimées : la première au roi D. Luiz I, la seconde au peuple portugais et la dernière à Chagas. Voici la traduction de celle-ci : « A S. Exc. M. Emmanuel Pinheiro Chagas, ministre d'Etat honoraire, qui a bien voulu les désigner pour une mission aussi élevée et à qui l'expédition doit son succès, grâce à l'intérêt qu'il leur a constamment porté, les auteurs consacrent cette page. »

Digitized by Google

avait outrepassé ses attributions, — j'étais alors, moi, gouverneur de la province de Saint-Thomé et Principe, — et il m'adressait les recommandations suivantes :

« ... Remarquez bien que je ne mets pas le moindre *veto* à vos décisions et que je ne vous conseille pas de laisser diminuer votre autorité par les manœuvres ou les railleries de quelques turbulents. Mais, souvenez-vous que les actes de force, même quand ils sont parfaitement justifiés, ne peuvent se succéder qu'à de longs intervalles, à moins que cela ne soit absolument nécessaire. Il faut pourtant que vous ayez de bonnes raisons pour dissoudre la Municipalité ; mais, s'il en est ainsi, agissez sans hésitation. »

Leçon de maitre ! Il avait raison de ne pas vouloir abuser des moyens coercitifs, car il comprenait, fort justement du reste que l'office de ceux qui gouvernent n'est pas d'exercer des violences, mais d'amener chacun à accomplir ses devoirs. Ces lignes de Pinheiro Chagas sont plus qu'une révélation de son esprit, admirablement équilibré, elles prouvent qu'il n'était pas simplement un artiste enorgueilli par ses brillantes œuvres littéraires, mais qu'à sa vaste fantaisie il alliait une claire intuition des procédés d'administration, tous moulés sur un plan grandiose et habile, qui aurait pu rendre à nos colonies de si grands et si nombreux services, s'il avait été exécuté complètement.

A la vérité, P. Chagas eut maintes désillusions, il fut victime de la calomnie, il vit mal interpréter ses meilleures intentions ; et, au bout d'un certain temps — pas très long — de cette administration qui promettait de si féconds résultats, il se montrait presque découragé et pressé de quitter pouvoir :

« Mais pourriez-vous me dire quand j'abandonnerai le Ministère ?.....
.....
..... Pour moi, je vous le déclare franchement,

Digitized by Google

j'appelle de tous mes vœux l'heure où je pourrai revenir à mes études et à mes travaux littéraires, à ma vie domestique et au soin de mes propres intérêts. Ma mission ministérielle est terminée. J'ai établi le chemin de fer d'Ambaca et le cable sous-marin ; j'ai donné un plus grand essor à la navigation ; j'ai assuré à nos possessions ultramarines un brillant triomphe à l'étranger, j'ai rendu la ligne ferrée de Lourenço-Marques aussi viable que possible. J'ai développé la colonisation. J'ai, en quelque sorte, résolu la malheureuse question de St-Thomé. Je crois donc avoir accompli le mandat qui m'avait été confié, lorsque j'ai pris le portefeuille de la Marine et des Colonies. »

Quelle sincérité dans ces phrases qui n'étaient écrites que pour rester enfouies au fond du cœur d'un ami !

Pardonne-moi, mon cher mort, si, en cette heure de tristesse que traverse mon esprit, je viens encore blesser ton admirable modestie, en livrant au public ces confessions secrètes ; mais hélas, il est temps — surtout pour ceux qui, durant ta vie, t'ont tant aimé — d'exiger que l'on rende justice à tes actes comme homme d'état, il est temps enfin de montrer avec quelle serénité d'esprit — serénité qui ne peut naître que de la conscience du devoir accompli — tu te montras toujours entièrement détaché des gloires de ce monde et des ambitions du pouvoir.

C'est, en vérité, une grande leçon pour tous ceux qui, obsédés par le désir de figurer dans les plus hautes positions de la vie sociale, ne font pas autre chose qu'assouvir de simples vanités, sans jamais rien produire d'utile au profit du pays. »

***

Le 3 septembre 1863, P. Chagas épousa à Lisbonne Dona Maria da Piedade da Maternidade e Silva qui

Digitized by Google

mourut en la même ville le 3 décembre 1891, après lui avoir donné dix enfants, dont une, nommée Laura, ne vécut que neuf mois, et deux autres moururent en naissant. Sept sont encore vivants : M. Raoul Pinheiro Chagas, lieutenant d'infanterie, que je tiens à remercier ici des nombreux documents imprimés et manuscrits qu'il a bien voulu mettre à ma disposition pour la rédaction de cette notice; Dona Alice Pinheiro Chagas Verde, épouse de M. Georges Verde; le Dr Marius Pinheiro Chagas, avocat; M. Alvaro Pinheiro Chagas, sous-secrétaire de l'Institut industriel; M. Edgard Pinheiro Chagas, qui est dans le commerce, M. Frédéric Pinheiro Chagas, aspirant de marine; Mademoiselle Valentine Pinheiro Chagas, qui est aujourd'hui dans ses dix-sept ans.

A deux reprises, Chagas représenta son pays en Espagne; la première fois, en 1883, à l'occasion de la visite du roi D. Luiz au roi D. Alphonse XII ; la seconde en 1892, pour le quatrième centenaire de Colomb. On n'a pas oublié le rôle brillant qu'il y joua; j'y reviendrai, du reste, dans un travail ultérieur.

Vous savez, Messieurs, que Pinheiro Chagas a été un fidèle ami de la France; je vous ai dit avec quelle chaleur il prit la défense de notre patrie infortunée pendant l'année terrible : je voudrais insister sur ce point, mais j'ai été devancé par M. Henry Faure, le mieux est donc de vous renvoyer à ses beaux articles (1).

---

(1) Ces lignes étaient écrites lorsque j'ai reçu la *Quinzaine Bourbonnaise* où M. Henry Faure a commencé la publication de Lueur d'Espoir, *pièce patriotique en un acte*. C'est l'adaptation

Digitized by Google

Vous savez aussi, Messieurs, que Chagas est venu en France ; je vous ai signalé le beau discours français qu'il prononça à Paris en 1889, pour la clôture de l'Exposition Universelle : je n'ai pas à y revenir.

L'illustre Portugais est mort le 8 avril 1895, à 4 heures 10 minutes du soir, des suites d'une lésion cardiaque.

***

Dans un travail ultérieur, j'étudierai l'œuvre littéraire de Pinheiro Chagas. Pour aujourd'hui, je me borne aux généralités indispensables à sa biographie.

L'œuvre de cet écrivain est véritablement immense, car il a été tout à la fois journaliste, poète, dramaturge, romancier, orateur, historien et académicien.

En 1862 il débute dans le journalisme comme collaborateur littéraire au *Monitor*, de César de Noronha Il fit ses premières armes dans ce journal où ses articles parurent sans signature. En 1864, à la demande de Teixeira de Vasconcellos, il entra à la rédaction de la *Gazeta de Portugal*, à laquelle il fournit des feuilletons et des revues de la politique étrangère. A la suite d'un feuilleton où il eut le cou-

---

à la scène française de *Durante o Combate* de Pinheiro Chagas « prétexte en un acte pour la Marseillaise ».

Durant le Combat était précédé d'une « introduction » du même Chagas. M. Faure l'a traduite sous le titre de *Latins et Teutons*. La « Revue Britannique » qui a, du reste, inséré de nombreuses études de M. Faure sur Pinheiro Chagas et les écrivains portugais, a publié ce dernier article dans son numéro d'octobre 1892.

Digitized by Google

rage de critiquer la néfaste politique de Napoléon III, — ce qui n'était pas dans les goûts de son directeur — il quitta ce journal. Peu après il passa au *Jornal do Commercio*, où il resta trois ans, en qualité de feuilletoniste. Dès cette époque, il écrivait des articles littéraires pour les diverses revues hebdomadaires qui paraissaient alors: *Archivo pittoresco*, *Annuario do Archivo pittoresco*, *Monitor portuguez*, *Revista do seculo*, *Revista contemporanea*, *Panorama*, *Revista illustrada*, *Illustração portugueza*, *Revista dos theatros*, et bien d'autres. Dans quelques numéros du *Diario de Noticias* on trouve, de lui, des feuilletons, des contes et des nouvelles; dans le *Diario popular* des feuilletons de critique littéraire, et dans le *Diario illustrado* divers articles littéraires et biographiques.

Il dirigea une publication éditée par Lucas et fils, sous le titre de *Bibliothèque d'éducation populaire;* la majeure partie des volumes qui la composent sont son œuvre propre.

Le premier journal qu'il dirigea fut *A discussão*, fondé en 1875, par M. Vaz Preto, quand cet honorable pair du royaume se sépara avec son groupe du parti régénérateur, à propos de l'affaire du chemin de fer de Beira Baixa. Vers la fin de 1875, cette feuille qui marque, à proprement parler, l'acclimatation en Portùgal du journalisme contemporain, changea de titre et prit celui de *Diario da Manhã*, dont Pinheiro Chagas conserva la direction jusqu'au moment de son entrée dans le ministère Fontes, le 22 octobre 1883.

Quelques mois après, en juillet 1884, lorsque ses anciens collaborateurs, à la suite d'un désaccord avec le gérant, quittèrent ce journal et, sous les auspices de Chagas, fondèrent, le 1er décembre

Digitized by Google

1884, le *Correio da Manhã*, il se joignit à eux le lendemain de la chute du Cabinet.

Les journaux du Brésil et ceux édités à Lisbonne, spécialement pour ce pays, s'assurèrent sa collaboration assidue. C'est ainsi qu'il publia des articles dans le *Brazil*, d'Antonio de Castilho, et dans le *Correio da Europa*, de Pedro Correia, dont il avait même été le principal collaborateur pendant quelques années, du 6 janvier 1880 jusqu'à son décès.

Le *Diario de Rio de Janeiro* publia, de lui, un certain nombre de feuilletons. Au *Paiz*, sa collaboration fut des plus brillantes : presque tous les articles qui y parurent furent réunis en un volume, qu'il avait préparé et qui doit paraître sous peu avec une préface d'un de ses fils.

Sa renommée, comme écrivain, était telle que, de l'étranger, on lui demandait sa collaboration pour divers périodiques. C'est ainsi que peu de temps après sa venue à Paris, la *Revue du Monde latin*, de notre cher maître et ami, M. le baron de Tourtoulon, se l'attacha comme correspondant. Pendant plusieurs mois il adressa à cet organe des « courriers de Portugal » rédigés en un français des plus agréables. Le *Corriere di Napoli* lui demanda des lettres de Lisbonne, qu'il rédigeait en français et que cette feuile faisait traduire en italien. Peu après la création du *Journal*, M. F. Xau demanda des chroniques à Pinheiro Chagas, mais celui-ci, alors très occupé, dut décliner l'offre de son confrère parisien.

Parmi les innombrables volumes qu'il a publiés en librairie, il convient de citer son *Poema da mocidade*, paru en 1865, avec une préface de Castilho ; ce petit livre de vers provoqua dans le monde intellectuel d'alors une véritable bataille littéraire. Les

Digitized by Google

jeunes poètes, ceux surtout qui constituaient ce qu'on est convenu d'appeler l'*Ecole de Coïmbre*, se révoltèrent contre Antonio Feliciano de Castilho, qui, jusqu'alors, avait été le maître incontesté. Cette querelle, dont je vous ai dit un mot dans mes précédentes conférences (1), est restée fameuse dans l'histoire littéraire du Portugal, où elle est désignée sous le nom de « question du *bom senso e bom gosto* (bon sens et bon goût).

L'œuvre de Chagas, rien qu'en ce qui concerne la littérature pure, (romans, comédies, drames, etc.) l'histoire et la critique littéraire se compose de plus de quatre-vingts volumes, indépendamment des innombrables articles épars dans les périodiques et non encore incorporés dans la collection.

Parmi les ouvrages traduits à l'étranger, on cite :

1° *Tristezas a beiramar*, roman ; on en connaît deux traductions françaises, qui, si je ne me trompe, n'ont pas encore paru en librairie ; la première est de la Comtesse de Novales, Dª Maria Telles da Gama ; la seconde est de M. Eugène Lévy.

Une traduction espagnole, œuvre de Don F.L. de Rivadeneyra, a paru en 1893 à Paris, chez Garnier, sous le titre de *Tristezas á orillas del mar*.

2° La *Morgadinha de Valflor*, drame. Cette pièce a été traduite en italien par le maëstro Frondoni, qui habita longtemps Lisbonne ; mais j'ignore si sa version a été publiée.

---

(1) J'apprends par mes confrères de Lisbonne que M. Raoul Pinheiro Chagas, qui possède à fond notre langue, met la dernière main à un article en français sur la « question conimbrienne » : M. Chagas y donnera la traduction d'un feuilleton que son père écrivit en 1865, à propos de *Bom senso e bom gosto*, en réponse à la lettre écrite à Castilho par Anthero do Quental, chef de la nouvelle école de Coimbre.

Digitized by Google

Il existe trois traductions françaises de la *Morgadinha*, toutes trois inédites. La première, due à M. Renato Baptista, capitaine de génie, porte le titre de *Mademoiselle de Valflor*. La seconde est d'Octave Saunier et la troisième de M. Henry Faure (1).

M. Calvo Asensio, ancien secrétaire de légation à Lisbonne, a traduit en espagnol la *Morgadinha* ; j'ignore si sa version a paru en librairie.

Enfin, ce drame, qui à l'époque eut un si grand retentissement à Lisbonne, et qui se joue encore avec succès en Portugal et au Brésil, a été traduit en anglais, en allemand et même en suédois.

***

Avant de terminer, permettez-moi, Messieurs, de céder une seconde fois la parole à Serpa Pimentel, qui a, en quelques mots, admirablement résumé la carrière littéraire de Chagas :

« Le nom d'Emmanuel Pinheiro Chagas restera un des plus grands noms portugais de ce siècle. José Estevam lui fut certainement supérieur sous le rapport de l'éloquence parlementaire. D'autres, plus que Chagas, ont eu, soit le génie poétique, soit le sens critique de l'histoire, ou bien encore l'initiative politique. Mais si l'on considère l'homme sous son multiple aspect d'orateur, de poète, d'historien et d'homme d'Etat, on est obligé de constater que personne mieux que Pinheiro Chagas ne sut réunir en lui toutes ces qualités aussi éminentes que diverses. Enfin personne, oui,

---

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, M. Henry Faure a publié en plaquette le *Fiancé d'Elvire*; c'est l'adaptation française d'une charmante comédie de Pinheiro Chagas, *Quem desdenha...* (Qui veut acheter déprécie la marchandise).

Digitized by Google

personne, n'eut, en sus de tout cela, une bonté plus exquise ni un meilleur cœur.

Dans certaines de ses productions, aussi nombreuses que variées, Pinheiro Chagas aurait sans doute pu faire une œuvre plus complète, plus définitive. Mais s'il ne le fit pas, on ne saurait le lui reprocher avec sévérité, car ce serait précisément méconnaître une de ses qualités, bien faite pour nous le rendre sympathique. Pinheiro Chagas avait besoin de travailler sans relâche pour nourrir et élever sa nombreuse famille, et, afin d'arriver à ce résultat, si difficile à atteindre dans notre pays, il devait écrire beaucoup et toujours. C'est pourquoi, bien souvent, il écrivait — passez-moi le mot — *sobre o joelho* (1). Presque toujours il n'avait pas le temps de méditer le sujet qu'il avait à traiter et de recueillir les renseignements qui lui eussent été nécessaires. Et cependant, personne, dans des conditions aussi défectueuses, personne ne s'est acquitté de sa tâche d'une façon aussi brillante.

... Ce qu'il fut dans la littérature et dans l'histoire, d'autres le feront connaître, mais, mieux que tout, l'affirment ses nombreuses et brillantes publications.

Pour me résumer, en un mot, je dirai : il fut une des gloires portugaises de notre temps.»

LOUIS DE SARRAN D'ALLARD.

---

(1) *Sobre o joelho* est un terme intraduisible en français ; il équivaut à notre locution : « fait à la vapeur », autrement dit : « fait à la serpe ».

Digitized by Google

Digitized by Google

DANTE

ET LA

DIVINE COMÉDIE

TROISIÈME PARTIE

LE PARADIS

« *La gloria di Colui che tutto muove.* » La gloire de « celui qui meut tout pénètre et resplendit dans « l'univers.... Je suis monté dans le Ciel qui reçoit « le plus de sa lumière, et j'ai vu des choses que « nul ne sait ni ne peut redire, celui qui descend « de là-haut. »

Ne croirait-on pas entendre la voix de Bossuet : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent « tous les empires. »

Le premier cantique : L'*Enfer*, contient, nous l'avons vu, une invocation à la Muse. « *O Muse! o alto ingegno, or m'ajutate.* » Dans le *Purgatoire*, Dante s'adresse à Calliope. Ici, c'est une invocation à Apollon.

« *O buono Apollo!*.....

.....

« *Entro nel petto mio e spira tue,*
« *Si come quando Marsia traesti*
« *Della vagina delle membra sue.* »

Digitized by Google

« O Apollon ! propice à ma dernière tâche, fais « de mon âme un vase plein de ton inspiration..... « Descends dans mon cœur, prête-moi ton souffle, « et sois comme au jour où tu tiras de son fourreau, « le corps de Marsyas. »

On admire avec raison ces deux vers :

Si come quando Marsia traesti
Della vagine delle membra sue.

Ce n'est plus l'atrocité du supplice de Marsyas, écorché vivant par Apollon, que nous avons sous les yeux, c'est une âme qui sort d'une enveloppe (le corps) comme une lame qu'on tirerait du fourreau.

« *O divina virtù.* O vertu divine ! si je puis retrou- « ver l'ombre du royaume bienheureux je me « couronnerai du feuillage dont mon sujet et toi « m'aurez rendu digne. On en cueille si rarement « pour le triomphe d'un César ou d'un poète ! »

Triomphe d'un César ! Celui dont rêve Dante n'a pas encore paru.

Jusqu'à présent Dante a marché sur la terre ferme. L'Enfer est au centre de la terre, dans ses flancs. Le Purgatoire est une montagne, combien abrupte ! qu'il a fallu gravir. Maintenant il s'élèvera dans le Ciel, vers le séjour qu'habitent les âmes bienheureuses, et il ira de surprise en surprise. Béatrix est auprès de lui et en portant sur elle ses regards il se produit en lui l'effet qui se produisit sur Glaucus lorsqu'il goûta de l'herbe qui ravivait les poissons et qui en fit un dieu marin. Béatrix dit à Dante qu'ils sont en route pour la Lune. « Tu ne dois pas « plus t'étonner de monter, lui dit-elle, que de voir « une rivière descendre d'une montagne. »

La Lune est la première étoile qui se trouve sur

Digitized by Google

la route de l'Empyrée, la première étape pour nos voyageurs aériens! Au temps de Dante la mécanique céleste était celle connue sous le nom de système de Ptolémée. Copernic et Galilée n'avaient pas encore fait leurs découvertes. La Terre était le centre du monde, et c'était autour de la Terre que tous les astres étaient censés se mouvoir. Il était donc naturel que la première étape du poète partant de la Terre fût la Lune, satellite de la terre, la première étoile. Ecoutons Dante (Chant IIe) : « Les eaux où je « m'aventure n'ont jamais été parcourues ; « Minerve souffle le vent, Apollon me conduit « et les neuf Muses me montrent l'Ourse. » La Lune est le séjour de l'âme bienheureuse des femmes que la violence a arrachées à leur vœu de virginité. Il questionne une de ces âmes qui lui apprend que sur terre elle s'appelait *Piccarda* ; elle était de cette famille des Donati à laquelle Dante s'était allié. Son frère Corso Donati, le chef des Noirs, l'arracha violemment du Couvent et la força à prendre un mari. « Si tu me considères bien tu me reconnaîtras, « dit-elle à Dante; « quoique je sois plus belle. Placée « ici avec ces autres bienheureux, nous nous « réjouissons de rester fidèles à l'ordre de l'Esprit- « Saint. Notre sort, qui semble bas, nous a été « donné parce que nos vœux ont été rompus en « partie.

Dante questionne *Piccarda* : « Désirez-vous un lieu « plus élevé pour mieux voir ou pour vous aimer « davantage ? » Frère, lui répond-elle, « Notre « volonté est faite de charité, et nous ne voulons « pas autre chose que ce que nous avons, Ce serait « nous révolter contre la volonté divine! » Cette théorie est-elle bien orthodoxe ? Dante ne s'y arrête pas longtemps. Il est d'ailleurs placé entre deux

Digitized by Google

attractions, et il se sert d'un raisonnement qui tiendra plus tard une bien grande place dans la *Scolastique*. Entre deux mets placés à une égale distance et attirant pareillement, un homme libre mourrait de faim avant de porter l'un ou l'autre à la bouche. On ne soumettra pas l'homme à cette épreuve mais on y soumettra Bruneau — C'est le nom qu'on donnait à l'âne — et on démontrera, à grand renfort d'arguments, que, placé à égale distance de deux picotins d'avoine, l'âne mourrait de faim.

Béatrix, à qui rien de ce que pense Dante n'échappe, traduit sa pensée en lui disant : « Tu argumentes « ainsi : si la bonne intention persévère, pourquoi « la violence d'autrui diminuerait-elle mon mérite ?» C'est la première attraction. Pour la seconde Béatrix fait intervenir la philosophie platonicienne. « D'après « le *Timée*, l'âme retournerait à l'étoile dont elle a « été tirée. Cette opinion, et peut-être sa pensée est « autre que sa parole ne l'exprime, n'a aucun rapport « avec ce qui se passe ici. Le séraphin le plus pur, « Moïse, Samüel ou Jean, Marie elle-même, n'ont « pas leur siège dans un autre Ciel que ces esprits « qui te sont apparus. » Ces esprits sont ceux de Piccarda et de Constance. Cette dernière, fille de Roger, roi de Sicile, fut arrachée à un couvent de Palerme, et mariée à l'empereur Henri V, fils de Frédéric Barberousse. L'histoire est sévère pour cet empereur qui se déshonora par de lâches cruautés. Il mourut empoisonné, à l'instigation, dit-on, de sa femme Constance (tante de Manfred). Dante ignorait-il l'accusation qui pèse sur la mémoire de Constance ? Il est des crimes qui profitent à l'humanité, mais on doit se garder d'en faire l'apologie, et Dante, je l'ai fait remarquer, a été particulièrement sévère pour la mémoire de Brutus et de Cassius, qu'il a placés dans

Digitized by Google

le dernier cercle de l'enfer. Pourquoi mettrait-il au Paradis une femme soupçonnée d'avoir fait empoisonner son mari, cette femme fût-elle impératrice? Piccarda dit à Dante que, quoique mariée, Constance garda son affection pour le voile. Béatrix discute longuement sur les vœux et sur leur accomplissement (Chants IVe et Ve). « Le plus grand bien que « Dieu, dans sa sagesse, ait fait à l'homme c'est le « vouloir. Si tu tires les conséquences de cela, tu « verras quelle est la valeur d'un vœu, s'il est ainsi « fait que Dieu consente lorsque tu consens toi-« même. » Oui, sans doute, pourrait répondre Dante, mais Dieu peut-il accepter des vœux imprudents, des vœux contre nature, non seulement sans profit pour l'humanité, mais qui vont à l'encontre de l'œuvre de Dieu, qui en sont même la condamnation? A quoi aboutirait le vœu de chasteté, si on le poussait à ses dernières limites? Il est des vœux au reste que Béatrix condamne. « Que les hommes ne traitent « pas les vœux légèrement. Ne soyez pas imprudent « en les faisant, comme Jephté. Il aurait mieux « valu qu'il dit : « J'ai mal fait que de faire pire en « tenant son vœu. Il en est de même du vœu par « lequel Agamemnon sacrifia Iphigénie. » Béatrix se tait et Dante se disposait à lui poser d'autres questions, mais plus rapide que la flèche qui touche au but avant que la corde ait cessé de vibrer, ils arrivent dans le second royaume du Ciel, dans la planète de Mercure. Dans ce royaume ils rencontrent l'âme de Justinien. Cette âme s'approche de Dante. On la reconnaissait pleine de joie à l'éclat qui sortait d'elle.

« *Nel folgor chiaror che di lei uscia* » Justinien qu'il ne connaît pas encore prend le premier la parole.

« *O bene nato.* O bienheureux, auquel la grâce

Digitized by Google

« divine permet de voir, vivant, les trônes du « triomphe, si tu désires savoir quelque chose de « nous, demande. »

Dante — « Je ne sais pas qui tu es, ni pourquoi tu « occupes, ô âme sainte, le degré de la sphère qui se « voile aux mortels avec les rayons d'une autre. » Justinien se nomme. Il lui dit qu'il était à Constantinople, qu'il a été César et qu'il a oté des lois le « *superflu* et l'*inutile* » *(il troppo è'l vano)*.

Il croyait qu'il n'y avait en Jésus Christ qu'une nature, mais le bienheureux Agapet, souverain Pontife, le convertit. Dieu lui inspira alors le grand travail auquel il se donna tout entier. Il s'agit certainement de son œuvre de légiste, mais je ferai remarquer que Justinien travailla beaucoup également à la reconstitution de l'Empire et l'on sait l'importance que Dante attache à cette question. Pour l'histoire, la question n'est pas douteuse; l'œuvre du législateur : les *Institutes* et le *Digeste* ou *Pandectes*, ont une autre importance que l'œuvre politique, soit une unité politique beaucoup plus apparente que réelle et qui d'ailleurs ne dura pas. Justinien fait à Dante un admirable résumé de l'histoire romaine (Chant VI[e]), dont le signe saint et sacré est l'aigle impériale. C'est en vain que l'on oppose à ce signe universel les lys d'or (*i gigli gialli*) et que l'autre — allusion à Charles de Valois, que Boniface venait de nommer son vicaire et empereur d'Orient et qui convoitait l'empire d'Allemagne, — et que l'autre se l'approprie dans un intérêt de parti. Que ce Charles nouveau, ajoute Dante, ne l'abatte pas (ce signe sacré), avec les Guelfes ; mais « qu'il « craigne les serres qui ont arraché la crinière à un « plus redoutable lion. Les fils ont souvent pleuré

Digitized by Google

« par la faute des pères ; qu'il ne croie pas que Dieu « changera d'armoiries et qu'il prendra les lys. »

Charles de Valois avait fait ses preuves de grand capitaine. On a dit de lui : fils de roi, frère de roi, oncle de trois rois, et jamais roi. On l'avait surnommé *Sans Terre*, et Dante, dans la virulente apostrophe que j'ai citée (*Purgatoire*, chant XX^{e}) dit de lui :

« *Quindi non terra, ma peccata ed onta guada-* « *gnerà.* »

Il y gagnera non des terres (un royaume), mais le péché et la honte. Charles de Valois, veuf de Marguerite de Naples, fille de Charles le Boîteux, avait épousé en secondes noces Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudoin II, le dernier empereur latin de Constantinople ; il convoitait, ai-je dit, l'empire d'Allemagne et avait les lys dans ses armoiries.

Le chant VII^{e} est d'ordre essentiellement théologique. Comment une juste vengeance pût-elle être punie justement ? Soit comment le péché d'Adam pût-il être justement puni dans la personne de Jésus-Christ ? « Jamais peine plus juste ne fut « appliquée, si l'on s'en rapporte à la nature que le « verbe avait prise. Jamais plus grande injustice ne « fut commise, si on considère la personne qui « souffrit et qui avait revêtu cette nature. » Il s'agit de savoir distinguer. « Ainsi de même cause sortirent « des effets différents, car la même mort plut à Dieu « et aux Juifs. Par elle la terre trembla et le Ciel « s'ouvrit. »

« *Per lei tremó la terra e'l ciel s'aperse.*

« Ce mystère est d'ailleurs impénétrable à l'esprit « qui n'a pas grandi dans les flammes de l'amour

Digitized by Google

« divin ; plus on le regarde et moins on le pénètre. « Dieu aurait pu pardonner à l'homme, il a été plus « généreux en se donnant lui-même. » Ces expli- « cations sont sans doute très orthodoxes, mais le « mystère n'en est pas éclairci. »

L'ascension a continué pendant cette savante dissertation et, sans que Dante s'en soit aperçu, les voici arrivés dans la troisième étoile, la planète de Vénus, ou, comme l'appelle le poète, le ciel de Vénus; elle est ainsi nommée parce que le monde ignorant croyait qu'en tournant dans son épicycle, elle répandait le *fol amour*, par ses rayons « *il folle amore*, » aussi l'honorait-on par des sacrifices et des « prières, et non seulement Vénus, mais sa mère « Dionée et son fils Cupidon. » Dante rencontre dans cette étoile l'âme ou la lumière (car ces âmes sont toutes des lumières), de Charles Martel.

Charles Martel n'est pas, comme on pourrait le supposer, le Maire du palais des rois Mérovingiens. Il s'agit du fils aîné de Charles II de Sicile (Charles le boiteux) élu roi de Hongrie. Il mourut avant son père Charles II et ses fils n'héritèrent pas du trône de leur aïeul ; ils en furent dépossédés par leur oncle Robert d'Anjou, dit le Sage ou le Bon. Charles Martel, venu jeune à Florence, s'était pris d'amitié avec Dante. « Le monde ne me posséda que « peu de temps, lui dit-il, si j'avais vécu davantage « bien des malheurs ne seraient pas arrivés. » Robert habile politique, monté sur le trône grâce au pape Clément IV, était opposé à l'empereur d'Allemagne. « Si j'étais resté plus longtemps sur la terre, je « t'aurais montré de mon amour autre chose que « des feuilles ». Il blâme la mauvaise politique. l'oppression qui a forcé le peuple de Palerme à crier : « Qu'ils meurent. *Mora, Mora* ». Vêpres siciliennes.

Digitized by Google

Il blâme aussi son frère Robert : « Il ne devrait pas « ajouter un fardeau de plus à sa barque déjà chargée. « Sa nature de libérale, devenue avare, aurait besoin « que ceux qui l'entourent aient d'autre souci que « celui de remplir leurs coffres. »

Charles Martel continue ses éclaircissements en parlant des effets et des causes ; il dit même à Dante des choses que le poète ne veut pas répéter. car il écrit : (Chant IVe) « Après que ton Charles, belle « Clémence, eût éclairé mes doutes, il me raconta « les trahisons de sa race, mais il me dit : Tais-toi, « et laisse couler les années. »

Clémence, fille de Charles Martel, est la femme du roi de France, Louis X ; elle n'eut pas sur l'esprit du roi l'influence que pouvait lui supposer Dante. Après la mort de Louis X, elle prit le voile dans un monastère d'Aix.

Une autre lumière apparaît ensuite à Dante, c'est celle de Cunizza, sœur d'Ezzelin IV, connu sous le nom de tyran de Padoue.

Il n'est pas question de Cunizza, dans l'histoire, mais Ezzelin, mort en 1259, six ans avant la naissance de Dante, avait joué un rôle important en Italie. Allié de Frédéric II, il avait soutenu sa politique et s'était même montré homme supérieur. L'histoire l'a justement flétri pour sa férocité et sa tyrannie

Pendant cet entretien avec Cunizza, une lumière qu'il avait déjà remarquée devint plus brillante aux yeux de Dante. « Elle brillait comme une fine escar- « boucle frappée par le soleil ». Dante interroge cette « lumière et celle-ci répond : « Je fus appelé Folco, « par les hommes qui connurent mon nom et ce « Ciel est pénétré de ma lumière comme je le fus de « la sienne. La fille de Bélus (Didon) ne brûla pas « de feux plus ardents que moi, lorsqu'elle outragea

Digitized by Google

« Sichée, et Créuse, ni Rhodopée abandonnée par « Démophoon, ni Alcide, alors qu'il avait le cœur « plein de la jeune Iole. »

L'esprit ajoute : « On est heureux ici, non de ses « fautes dont le souvenir est effacé, mais de la vertu « divine qui ordonne et qui pourvoit. » Dante est plus qu'indulgent pour cette âme qui est celle de Folquet de Marseille, troubadour provençal, célèbre par sa galanterie dans sa jeunesse. Folquet entra dans les ordres vers la fin du XII[e] siècle et était évêque de Toulouse, sous le nom de Foulques, au moment de la Croisade contre les Albigeois. Il avait été délégué auprès du pape Innocent III, pour obtenir de lui l'établissement des missions dominicaines en Provence. « Aussi ardent dans le « fanatisme et la violence, dit Michelet, qu'il l'avait « été dans les plaisirs, il demanda expressément « que son troupeau fut traité comme Béziers et « Carcassonne ». Chassé de Toulouse par Raymond, qui était alors le plus fort, il en sortit avec son clergé, pieds nus et sacrements en tête, chantant des litanies et vouant à la mort le peuple qu'il quittait. Ni le troubadour Folquet, ni l'évêque Foulques, ne paraissent dignes de briller dans le Ciel de Vénus, « comme une escarboucle frappée par le soleil ».

« Le plus grand ministre de la nature qui imprime « sur le monde la puissance du Ciel.....

« *E col suo lume il tempo ne misura*, et qui mesure « le temps avec sa lumière, tournait avec le cercle « (le zodiaque) au point où les heures arrivent plus « tôt, mais je ne m'aperçus pas plus d'y être monté « qu'un homme ne soupçonne la première pensée « qu'il aura ».

Ils sont arrivés dans un nouveau royaume, une

Digitized by Google

nouvelle étoile. Là Béatrix dit à Dante: « Rends « grâce au soleil des anges qui, par sa bonté, t'a élevé à ce soleil visible ». Elle appelle ensuite son attention sur de « brillantes lumières qui tournent « autour d'eux comme font autour du pôle immobile « les étoiles voisines... Comme des femmes qui « n'ont pas cessé de danser, mais qui écoutent en « silence jusqu'à ce qu'elles aient entendu les notes « nouvelles ». Elles forment comme une couronne d'esprits radieux. Parmi ces esprits se trouvent Thomas d'Aquin, son professeur Albert le Grand Pierre Lombard, de l'Université de Paris, Salomon, Denis l'aréopagite, Boèce, etc.

Nous avons vu (*Purgatoire*, Chant XX^{e}) que Dante accuse Charles d'Anjou d'avoir fait empoisonner Thomas d'Aquin. Thomas, né en Sicile, descendait de la famille impériale d'Allemagne (Maison de Souabe); il était petit neveu de Frédéric Barberousse, et cousin de Frédéric II. En outre, par sa mère, il descendait des princes normands conquérants de la Sicile. Il pouvait par suite porter ombrage à Charles d'Anjou, et c'est ce qui a dû donner lieu à l'accusation dont Dante se fait l'organe. Cette accusation paraît d'autant moins justifiée que Thomas d'Aquin a vécu longtemps à la Cour de Saint Louis dont il était le commensal et l'ami. Il mangeait à la table du roi et Joinville raconte qu'il ne prenait jamais la parole. Une fois cependant il lui arriva de frapper un grand coup sur la table et de s'écrier : « Voici un « argument invincible contre les Manichéens ». On sait que les Albigeois étaient accusés de manichéisme. Saint Louis ordonna qu'on écrivit de suite cet argument.

Michelet, qui rapporte ce fait d'après Joinville, dit que Thomas d'Aquin fut l'Aristote du Christianisme

Digitized by Google

dont il dressa la législation, essayant d'accorder la raison et la foi afin d'arriver à la suppression de toute hérésie. Œuvre immense, dont Albert-le Grand disait qu'elle avait fixé la règle qui durerait jusqu'à la consommation des siècles. On rapporte qu'à l'âge de cinq ans, il lisait et méditait l'Ecriture. A l'école, ses camarades l'appelaient « le grand bœuf muet de « Sicile ». Il ne sortait du silence que pour dicter, et lorsqu'il fermait les yeux du corps, ceux de l'âme restaient ouverts, et il continuait de dicter, même en dormant. Son œuvre a-t-elle l'importance que lui donne Albert-le Grand et que le Moyen-Age lui reconnaissait ? Il ne m'appartient pas de résoudre cette question, mais je ferai remarquer que les idées qu'il s'agit de concilier sont de nature contradictoire. D'un coté la raison, le libre arbitre ; de l'autre la grâce, c'est-à-dire la fatalité, la prédestination. Obligé de naviguer entre ces deux écueils, Thomas d'Aquin combat souvent sa propre logique. « Solennelle figure de l'Eglise », dit encore Michelet, « il s'arrête sur le tranchant d'un rasoir, entre deux « abîmes dont il mesurait la profondeur. Il tint la « balance, chercha l'équilibre, et mourut à la peine. « Le monde qui le vit d'en bas, raisonnant, calculant, « n'a pas su tous les combats qui purent avoir lieu « dans cette existence abstraite ».

Au chant XI^e^, Saint Thomas s'étend longuement sur la vie de François d'Assise. Il est un des deux chefs que la Providence a choisis pour nous servir de guides. L'autre guide est Saint Dominique.

Je rappellerai ici qus la fondation des ordres des Franciscains et des Dominicains date du commencement du XIII^e^ siècle. Ils répondaient à un besoin de l'Eglise, qui se sentait menacée dans son unité de doctrine.

Digitized by Google

François, de son vrai nom Jean-Bernardon — le nom de François lui fut donné parce qu'il parlait surtout le Français, — naquit à Assise en 1182. Il aimait tout avec passion et tombait dans tous les excès. « Tout jeune, dit Dante, il résista à son « père pour l'amour de cette femme à laquelle, « comme à la mort, nul n'ouvre la porte avec plaisir. « Et devant la cour spirituelle, et, *coram patre*, il « s'unit à elle « *le si fece unito* »

« *Poscia, di di in di, l'amo più forte.* Et, de jour en « jour, il l'aima plus vivement. Elle, veuve de son « premier mari depuis onze cents ans et plus..... « mais afin que je ne continue pas avec trop de « mystère, apprends que François et Pauvreté sont « ces deux « amants. »

François épousa en effet la Pauvreté et fonda un ordre mendiant, l'ordre des Franciscains. Autorisé par Innocent III, il fut officiellement reconnu par Innocent IV en 1219. Cet ordre eut un succès inouï surtout auprès des femmes. C'est à cette époque, en 1216 que, fut fondé par une femme d'Assise, Claire ou Clara, l'ordre des Clarisses auquel on doit faire remonter le culte de la Vierge.

L'éloge de François terminé, la guirlande ou couronne qui environne Béatrix se remet à tourner; des chants suaves se font entendre, et cette fête de chants et de rayonnements terminée, une voix sortit du milieu des nouvelles clartés.

« L'amour qui m'embellit, disait-elle, me porte à « parler de l'autre chef, à l'occasion duquel le mien « vient de recevoir tant d'éloges. » C'est saint Bonaventure qui va retracer la vie de saint Dominique.

« En cet endroit où le doux zéphyr se lève pour « faire éclore les fleurs nouvelles..... est assise la « fortunée Callaroga. » (Callahorre).

Digitized by Google

C'est à Callahorre que naquit Dominique en 1170. J'ai dit tout à l'heure que la fondation des ordres de saint François et de saint Dominique, qui date du commencement du XIIIe siècle, répondait à un besoin de l'Eglise. Cela est vrai surtout de l'Ordre de saint Dominique. Michelet dit de cette époque qu'elle est la plus sombre de notre histoire, non seulement parce qu'elle est la date de l'extermination des Vaudois et des Albigeois, mais parce que c'est d'alors que date l'organisation de la grande police ecclésiastique. La confession auriculaire fut rendue obligatoire par une décision du Concile de Latran, tenu en 1215, et le même Concile fit de l'Inquisition un tribunal permanent. Dante ne prévoyait pas les conséquences déplorables qui résulteraient de la fondation de cet Ordre et de la décision du Concile. Le massacre des Albigeois, le sac et la ruine de Béziers, de Carcassonne, de Toulouse étaient connus de lui, mais il en ignorait en partie les véritables causes ; il ne prévoyait pas non plus ce qui arriverait par la suite ; l'Espagne, où régnait en maîtresse l'Inquisition couverte de bûchers sous le règne du pieux Ferdinand, dit le Catholique. (Torquemada était alors grand Inquisiteur).

Comme on comprend bien les amertumes de Dante ! Etre d'une orthodoxie aussi parfaite, avoir une foi aussi profonde, et se voir en butte aux persécutions de l'Eglise, se voir chassé de Florence au nom du Pape et par le parti du Pape. Il ne s'en prendra pas aux institutions ; il ne veut pas réformer la religion, réformer le dogme. Tout cela il le vénère, mais il s'en prendra aux hommes qui conduisent l'Eglise : Nicolas III, Boniface VIII, Clément V iront dans la fosse des Simoniaques.

Dans la guirlande dont je viens de parler se

Digitized by Google

trouvent des âmes (des lumières) que je n'ai pas fait connaître. Nous y avons vu Albert-le-Grand, Pierre Lombard, Salomon, etc. Nous y voyons maintenant saint Jean Chrysostome, saint Anselme, le savant archevêque de Cantorbéry, grand métaphysien, célèbre surtout par son « Traité sur les preuves de l'existence de Dieu », œuvre qu'on lit encore aujourd'hui avec intérêt. Joachim de Flore, auteur de l'Evangile éternel, célèbre abbé Calabrais (*il Calabrese abate*), dit Dante. Joachim de Flore, né à Cosenza en 1145, a sans doute beaucoup contribué à répandre les idées mystiques qui prirent corps avec la fondation de l'ordre de saint François. Un général de cet Ordre, Jean de Parme, qui enseignait à Paris, disait de Joachim de Flore que sa doctrine était supérieure à celle du Christ « *Quod doctrina Joachimi excellit dotrinam Christi.* « Jean de Parme fut accusé à propos de cet enseignement et déposé en 1256 ; il fut remplacé comme général de l'Ordre par celui qui vient de retracer la vie de saint Dominique, saint Bonaventure.

Bonaventure, de son vrai nom, Jean Fidenza, né en 1221 à Bagnorea, ville des Etats de l'Eglise près Viterbe, fit ses études à l'Université de Paris et fut reçu docteur en 1255. Les contemporains lui donnèrent le nom de docteur séraphique, *doctor seraphicus*. Son professeur, le célèbre Alexandre Hales disait de lui : « Il semble qu'il n'y ait rien en lui du péché d'Adam. » Bonaventure a écrit plusieurs ouvrages de théologie. Il remplaça Jean de Parme comme général de l'Ordre des Franciscains, et mourut à Lyon en 1274. Le théologien, à qui on attribue le livre de l'*Imitation*, le pieux Gerson disait de lui : « Si on me demande quel est, entre les « docteurs, celui des écrits duquel on peut retirer

Digitized by Google

« le plus de profit, je réponds que c'est saint Bona-
« venture. » D'autres âmes se trouvent aussi dans la guirlande ; elles appartiennent, pour la plupart, à l'ordre de saint François, Illuminat, Augustin, Pierre d'Espagne, etc., mais ces âmes ont dans l'histoire une place moins importante. Je ferai remarquer en passant que l'âme de Jean de Parme n'y figure pas, non plus que celle du savant docteur de la Montagne Sainte-Geneviève, le grand Abailard. Il est vrai qu'Abailard avait été condamné par un Concile, et Dante, quelle que fut son opinion sur Abailard, et sur sa digne et courageuse compagne, la savante Héloïse, n'aurait pas osé protester ouvertement contre pareille autorité ; l'autorité d'un Concile fait loi, et les papes sont tenus de se conformer à leur décision. Abailard après sa condamnation fonda l'Abbaye du Paraclet, — l'Esprit-Saint, le Consolateur.

Quelle époque glorieuse pour les lettres et pour la philosophie que celle où enseignait Abailard ! Quelle pléiade de savants ! Quelle agitation dans les esprits et quel besoin d'apprendre. La jeunesse de tous les pays accourait aux leçons d'Abailard. Une renaissance allait éclore ou était éclose. C'est l'opinion d'Ozanam et de Michelet, et cette renaissance devançait de trois siècles la renaissance actuelle. Hélas ! l'heure de la décadence allait sonner En 1200 le premier des peuples, a dit Michelet. En 1300, le dernier. Un siècle, un demi-siècle même, avait suffi pour opérer cette métamorphose.

Nous sommes toujours dans la quatrième sphère — le Soleil — et Thomas d'Aquin qui a raconté la vie de saint François, fait un résumé métaphysique de sa doctrine. « Ce qui meurt et ce qui ne meurt
« pas, dit-il, n'est qu'une splendeur de cette idée

Digitized by Google

« que Dieu enfante par son amour. Cette vive « lumière qui jaillit de son foyer sans se séparer de « lui, ni de l'amour, troisième personne de leur « Trinité, concentre ses rayons comme réfléchis « dans neuf sphères en gardant son unité éternelle. « De là elle descend aux dernières puissances « s'affaiblissant tellement de degré en degré qu'elle « ne crée plus que des existences passagères. »

« La matière de ces existences et la main qui les « pétrit n'ont pas un mode unique d'opérer, et pour « cela elles sont plus ou moins marquées de l'em- « preinte de Dieu, d'où il arrive que le même arbre « porte, selon l'espèce, de bons ou de mauvais fruits « et que vous naissez avec diverses aptitudes. »

C'est, vous le voyez, d'ordre bien métaphysique : la logique y est peut-être, mais combien l'hypothèse !

Saint Thomas parle ensuite à Salomon, à celui à qui il fut dit : « Demande, et qui demanda la « sagesse. » « Il ne voulut pas savoir le nombre « des moteurs célestes, ni si deux prémisses dont « l'une est *nécessaire* et l'autre *conséquente*, donnent « une conséquence nécessaire, ni si l'on doit « admettre un premier mouvement qui ne procède « pas d'un autre. » Dante veut-il dire que la sagesse — la foi selon Thomas d'Aquin — exclut le raisonnement. Raille-t-il au contraire la façon d'argumenter des Scoliastes ? J'ai déjà dit les efforts qu'avait dû faire saint Thomas pour accorder des principes essentiellement contradictoires. Laissons la scolastique qui commençait à fleurir à l'époque, se développer, et le raisonnement s'égarera de plus en plus. L'Irlandais Duns Scott affirmera que toute chose pensée et qui peut exister « se classe légiti- « mement dans les entités de la substance. » On en

Digitized by Google

arrivera à se demander « si la chimère bourdonnant « dans le vide, peut dévorer les secondes in- « tentions. »

Sans y prendre garde, Dante, toujours guidé par Béatrix, a quitté le soleil. Nous sommes maintenant au cinquième ciel dans la planète Mars (Chant XVI^e^ et chant XVII^e^).

La planète Mars n'est pas le royaume du dieu de la Guerre. Rien n'y rappelle non plus le nom de Sabaoth. Dante y rencontre cependant nombre d'hommes qui ont fait la guerre et entr'autres son trisaïeul Cacciaguida, celui qui avait épousé une jeune fille de Ferrare, de la famille des Aldighieri d'où le nom d'Allighieri que porta depuis la famille. Cacciaguida, je l'ai dit, prit part à la troisième croisade conduite par l'empereur Conrad III, et fut tué dans une bataille en Syrie.

« *Come distinta da minori e maggi lumi.* De même « que la voie lactée parsemée de petites et de « grandes étoiles, forme une tache blanche de l'un « à l'autre pôle, grand sujet de doute pour les « savants, ainsi dans la profondeur de Mars, des « rayons constellés formaient le signe vénérable « que produit dans le cercle la réunion des ca- « drans. »

« Sur cette croix le Christ ffamboyait de lumière. « D'un bras à l'autre et de la cime à la base couraient « des esprits scintillants... Et comme une lyre et « une harpe avec leurs cordes tendues rendent un « son harmonieux, même pour ceux qui ne distin- « guent pas les notes, ainsi les lumières que je vis « formaient dans cette croix une mélodie dont je « fus ravi. »

Ces purs esprits veulent inspirer à Dante le désir de les interroger et le silence se fit. Alors du bras

Digitized by Google

droit au pied de la croix courut un astre de la constellation qui resplendit dans cette sphère. Ainsi l'ombre d'Anchise s'approcha de son fils lorsqu'il l'aperçut dans l'Elysée.

« *O sanguis meus* ». O mon sang, ô grâce surabon-
« dante de Dieu, à qui fut jamais ouverte deux fois
« la porte du ciel comme à toi ? »

Ainsi s'exprime la lumière, — en latin s'entend. — Le latin était très usité encore, et c'est en latin que Dante voulait d'abord écrire son œuvre. — Elle est transportée de joie. « Tu as apaisé mon fils un doux et long désir. » Dante ne connaît pas cet esprit, aussi lui dit-il : « Ce n'est qu'avec le cœur que je
« vous rends grâce pour cet accueil paternel. Je
« vous supplie donc, vivante topaze qui ornez ce
« précieux joyau, de me dire votre nom. »

« Je fus ta tige, répond l'esprit. Celui duquel ta
« race tire son nom fut mon fils et ton bisaïeul.
« Depuis cent ans et plus il parcourt le premier
« cercle autour de la montagne ; il est bien juste
« que tu abrèges sa longue fatigue par tes œuvres. »
On se demande pourquoi il n'a pas encore été question de ce bisaïeul qui, selon le désir de la mère, fut appelé Allighieri, et est en effet la souche de la famille. Un commentateur a donné l'explication suivante : Dante a évité dans le *Purgatoire* la rencontre de son bisaïeul Allighieri afin de ne pas avoir à l'interroger. Il a préféré en faire parler d'une façon indirecte par Cacciaguida. Cela afin de garder les convenances vis à-vis d'un ancêtre dont la personne était peu recommandable.

Cacciaguida fait à Dante une admirable peinture de l'ancienne Florence (Chants XV^e^ et XVI^e^). Ici nous rentrons à nouveau dans l'histoire. « Elle vivait
« alors sobre et pudique (Florence) ; elle n'avait pas

Digitized by Google

« de colliers, ni de couronnes, ni de femmes parées,
« ni de ceintures plus belles à voir que celles qui les
« portaient. Il n'y avait pas de maison vide d'en-
« fants, et la fille ne faisait pas peur à son père en
« naissant, car la dot et le temps du mariage res-
« taient dans de justes limites. Alors c'eût été une
« merveille qu'une *Cianghella* (une femme qui avait
« la réputation d'une Messaline) ou un *Lapo Salta-*
« *rello* (un juge prévaricateur) comme le seraient
« aujourd'hui une Cornélie ou un Cincinnatus. »

C'est dans ce doux repos, dans cette belle vie de citoyen qu'il vint au monde sous l'invocation de la Vierge Marie (en 1091) ; il fut à la fois chrétien et Cacciaguida. Il lui dit ensuite qu'il suivit l'empereur Conrad à la Croisade et qu'il fut délivré de la vie par les Sarrasins.

« Vous êtes mon père », lui dit alors Dante. Et à ce propos, il fait remarquer que le mot « vous » dont il se sert est une invention des Romains de la décadence, un mot dont l'usage n'a pas bien persévéré jusqu'à présent. Nous avons fait des progrès depuis. Suit l'énumération des principales familles de Florence jusqu'à Buondelmonte. Je rappellerai que Buondelmonte, Guelfe de naissance, devait épouser la fille d'une famille gibeline, les Amédée. Il rompit ce mariage pour épouser une Donati, de la famille à laquelle Dante s'allia plus tard, la plus puissante du parti guelfe. Buondelmonte fut assassiné (1215), et c'est de cette époque que prennent date les drames sanglants qui se succèdent à Florence ; comme aussi les guerres avec les villes voisines, Arezzo, Pise, Pistoie. « O Buondelmonte », dit Cacciaguida, « combien tu as eu tort de rompre
« le mariage que tu devais faire. Combien seraient
« joyeux qui sont tristes si Dieu t'avait précipité

Digitized by Google

« dans l'*Ema*, — un affluent de l'Arno, — la première « fois que tu vins dans la ville. »

Dante adresse alors la parole à son trisaïeul : « *O* « *cara pianta mia* ». « O tige chérie, toi qui sais les « choses futures avant qu'elles existent, pendant « que j'étais avec Virgile sur la montagne où les « âmes se purifient, et lorsque je suis descendu dans « le monde des morts, des paroles graves me furent « dites sur ma vie à venir. Quoique je me sente « ferme contre les coups du sort, je serais content « de savoir quelle fortune m'est réservée ; la flèche « qu'on voit venir atteint plus faiblement. »

Cacciaguida : « Les choses contingentes qui ne « s'étendent pas au-delà des limites de votre « matière. » — Cette restriction ne me paraît pas nécessaire « — sont toutes présentes à l'œil de Dieu, « et cependant ce regard ne leur en impose pas la « nécessité. » — C'est reconnaître la liberté de « l'homme — « Ainsi que vient aux oreilles la douce « harmonie de l'orgue, s'offre à mes yeux le temps « qui se prépare pour toi. »

« *Qual si parti Ipolite d'Atene*
« *Per la spietata e perfida noverca,*
« *Tal di Fiorenza partir ti conviene.* »

« Comme Hippolyte sortit d'Athènes par la per- « fidie d'une impie belle-mère, tel il te faudra sortir « de Florence. C'est cela qu'on veut, c'est cela qu'on « prépare, et ceux qui le veulent réussiront bientôt « dans ce lieu où chaque jour on vend le Christ.... « Tu abandonneras les choses le plus tendrement « aimées, et c'est le premier trait que lance l'arc de « l'exil. Tu sauras combien est amer le pain de « l'étranger, et combien il est dur de monter et « descendre l'escalier d'autrui.

Digitized by Google

« Et ce qui semblera le plus lourd fardeau à tes « épaules, ce sera de voir l'ingratitude de la foule, « qui, toute folle et impie, se soulèvera contre toi.

.....

« Ton premier refuge et ton premier asile sera le « grand Lombard,— Barthélemi et Can Grande de la « Scala — qui porte sur son échelle le saint oiseau. Tu « verras celui sur lequel cette planète a tellement « mis son sceau que ses actions en deviendront « célèbres. Les hommes ne s'en sont pas encore « aperçus à cause de son jeune âge, mais avant que « le *Gascon* (1) ait trompé le grand Henri, on verra « briller sa vertu... Attends-toi à lui et à ses bien- « faits... Emporte dans ton esprit ces souvenirs, « mais garde toi de les révéler ; et il me dit des « choses que ceux qui en seront témoins trou- « veront incroyables. »

Ni Can de la Scala, ni l'empereur d'Allemagne, -- c'était alors Henri VII, -- ne tinrent les promesses sur lesquelles comptait Dante. Henri VII régna peu, d'ailleurs. Il mourut en 1313, peut-être empoisonné. Dante, quelques années plus tard, quitta la cour de Vérone ; il ne se sentait pas assez courtisan ; il se retira à Ravenne, où il mourut. (Chant XVIII[e]). Dante est absorbé dans ses pensées, mais Béatrix l'interpelle. N'est-il pas auprès de celui qui redresse tous les torts ? Dante tourne ses yeux vers elle et voit tant d'amour dans son regard qu'il en est ébloui et demeure en extase. Béatrix lui dit alors avec un sourire : « Tourne-toi et écoute. Le Paradis n'est « pas seulement dans mes yeux. »

Puis, sur une des branches de cet arbre qui vit par la cime, — cet arbre, c'est la croix, — Béatrix lui montre des esprits qui, avant de monter au ciel,

(1) Bertrand de Gott.

Digitized by Google

jouissaient d'une aussi grande renommée que toute Muse en serait heureuse. « Regarde au bras de la « croix ; ceux que je te nommerai y feront ce que « fait un éclair rapide dans un nuage. »

Parmi les esprits qu'elle nomme et qui, à l'appel de leur nom, courent en lumière sur la croix, je relève ceux de Josué, Judas Machabée, Charlemagne, Roland, Guillaume, Renaud, Godefroy de Bouillon et Robert Guiscard. Ce sont tous des hommes de guerre et on comprend très bien que Dante les rencontre dans la planète Mars. Je ferai cependant une observation au sujet de Josué. Ce dernier était sans doute un homme de guerre. Il conduisit les Hébreux dans la Terre promise. Mais Dante vivait trois cents ans avant Galilée, et personne au temps de Dante n'eut osé mettre en doute que Josué n'eût effectivement arrêté le soleil. Pourquoi Dante ne l'a-t-il pas trouvé dans cet astre? Cela n'indiquerait-il pas un peu de scepticisme de sa part au sujet de ce miracle, auquel je le répète, tout le monde croyait?

Judas Machabée, Charlemagne, Roland sont suffisamment connus. Le Guillaume qu'il nous fait voir est un homme de guerre du temps de Charlemagne. C'est le seigneur d'Orange, Guillaume au court nez; il était encore célèbre à l'époque où vivait Dante. Il était fils d'Eméri ou Aymeri, seigneur de Narbonne. Victor Hugo a fait une place à Aymeri dans la légende des siècles. L'Empereur « à la barbe fleurie » revient d'Espagne, après Roncevaux. Il passe devant Narbonne et convoite cette ville qu'il trouve belle.

« *Je n'ai jamais pu voir belle fille au passage*
« *Sans me piquer un peu les doigts à son corsage* »,

dit l'Empereur, et il propose, mais inutilement, aux

Digitized by Google

chefs de son armée d'assiéger la ville et de la prendre. Tous refusent. Alors sort des rangs un jeune homme qui accepte ce que les chefs ont refusé et il le fait en termes tels que Charlemagne lui dit :

....« *Tu seras pour ce propos hautain...*
Aymeri de Narbonne et comte palatin.

....

Le lendemain Aymeri prit la ville.

Il suffit de nommer Godefroy de Bouillon (Gottifredi). Il avait pris parti pour l'empereur Henri IV contre le pape Grégoire VII dans la querelle des investitures, mais il eut la gloire de commander l'armée des Croisés et d'entrer en vainqueur dans Jérusalem dont il fut proclamé roi. Il n'accepta qu'à regret et ne voulut jamais mettre la couronne royale dans une ville où le Christ avait porté la couronne d'épines. Michelet dit qu'il avait des doutes sur les résultats de la Croisade, et peut-être sur sa légitimité. Il y avait eu trop de sang répandu ; on avait semé trop de cadavres sur la route. Godefroy ne survécut pas longtemps à la prise de Jérusalem qui eut lieu en 1099 (le 15 juillet) ; il mourut en 1100, peut-être empoisonné.

Robert Guiscard, ou Robert l'Avisé, — avisé ou rusé est la signification du mot Guiscard, — était un des fils d'un gentilhomme normand, Tancrède de Hauteville qui, avec ses frères, était allé chercher fortune en Sicile. Leurs succès, dûs à leur audace, y furent prodigieux. C'est au point que l'empereur Henri III chargea le pape Léon IX, — ce pape était allemand et appartenait à la famille impériale, — d'exterminer tous ces brigands. Il vint les attaquer

Digitized by Google

avec une armée nombreuse, mais, au moment de combattre, cette armée s'évanouit laissant le pape entre les mains des Normands. Ceux-ci, loin de le maltraiter, se mirent à ses genoux et lui firent hommage de tout ce qu'ils avaient pris ou pourraient prendre dans le pays. Voilà le pape suzerain malgré lui du royaume des deux Siciles dont Robert l'*Avisé* finit par s'emparer malgré l'opposition de ses neveux. Robert fut, après la comtesse Mathilde, le meilleur et le plus puissant soutien de Grégoire VII dans sa lutte contre l'empereur Henri IV que Robert chassa de Rome. C'est dans les Etats de Robert, à Salerne, que Grégoire VII se retira plus tard. Il y mourut en prononçant ces paroles : « *J'ai suivi la « justice et fui l'iniquité, voilà pourquoi je meurs dans « l'exil.* »

Sur le nom de Renaud (Rinoaldo) les commentateurs sont sobres de détails. Ils se bornent à dire que c'était un parent de Guillaume, seigneur d'Orange (Guillaume au *Court Nez*) Ne serait-cepas le Renaud de la légende, Renaud de Montauban ? C'est au XIII[e] siècle et peut-être au XII[e] qu'a été écrite la célèbre chanson de geste. Renaud de Montauban ou les quatre fils Aymon, qu'on attribue à Huon de Villeneuve. Il n'y aurait à cela rien d'improbable. Guillaume, comme Renaud, appartenait au cycle de Charlemagne.

A ce moment l'esprit qui avait parlé si longuement à Dante, Cacciaguida, se détache de lui et se mêle aux autres lumières. Lui se retourne vers Béatrix et la trouve encore transfigurée. Sans y prendre garde ils ont changé de sphère et se trouvent dans la planète de Jupiter, le sixième ciel.

Dans cette sphère les esprits sont comme des oiseaux qui volent sur les rivières. Ils volaient

Digitized by Google

tantôt en cercle et tantôt en file, et dans leurs ébats figuraient tantôt un D, tantôt un J, tantôt un L. D'abord en chantant ils se balançaient en mesure; puis, en formant une de ces lettres, ils s'arrêtaient un peu et se taisaient. Ils formaient ainsi cinq fois sept voyelles ou consonnes (35 lettres). Les mots qu'elles figuraient sont : « *Diligite justitiam qui judicatis terram.* » Ces paroles sont de Salomon : « Aimez la justice vous qui jugez la terre. » Ensuite un grand nombre de ces lumières s'envolèrent, et lorsque chacune d'elles se fut posée en son lieu, Dante s'aperçut que la forme qu'elles décrivaient représentait exactement la tête d'un aigle, l'oiseau de Jupiter, qui est aussi le signe de l'empereur d'Allemagne. Ces symboles paraissent un peu enfantins.

Au Chant XIX^e^, on entend ces esprits parler en une seule voix par le bec de l'aigle. On prononce *moi* et *mien*, *io*, *mio*, au lieu de dire *noi e nostro*, *nous* et *nôtres*. C'est la complète union des esprits: *Tous* en *un*. On argumente pour savoir si on peut être sauvé en dehors de la foi chrétienne. Comme saint Thomas, Dante essaie de se tenir en équilibre sur le tranchant d'un glaive. Dans ce royaume ne monta jamais celui qui ne crut pas au Christ, avant ou après qu'il fut cloué sur la croix. Or, un homme juste naît sur les rives de l'Indus, et là nul ne parle, nul ne lit, nul n'écrit sur le Christ. Toutes les volontés de cet homme et toutes ses actions sont honnêtes, et il est sans péché. Qu'il meure sans baptême et sans foi : Où est la justice pour le condamner ? Où est sa faute s'il ne croit pas ? *Se el non crede* ?

C'est l'esprit qui pose ces questions et qui répond en même temps : « Qui es-tu, toi qui veux t'asseoir

Digitized by Google

« sur le tribunal pour juger avec une vue aussi « courte? Celui qui subtilise avec moi aurait de « grandes raisons de douter si l'Ecriture ne l'éclairait « pas. L'esprit sait qu'il n'est pas compris de Dante. Il chantait en tournoyant et disait : « Tel « qu'est mon chant pour toi qui ne l'entends point, « telle est la justice éternelle pour vous autres « hommes. Prends garde que plusieurs vous « crient : « Christ, Christ, qui au jour du jugement « seront moins près de lui que ceux qui ne l'ont pas « connu. » L'esprit se plaint de l'empereur Albert qui a rendu désert le royaume de Prague ; il se plaint de Philippe le Bel qui altère les monnaies.

« *Li si vedrà il duol che sopra Senna*
Induce, falseggiando la moneta
Quel che morrà di colpo di cotenna. »

J'ai déjà dit (*Purgatoire*, chant XX^e), que Dante faisait mourir Philippe le Bel de mort violente; il le fait tuer par un sanglier : « Il mourra d'un coup de couenne, le faux monnayeur ! » L'esprit blâme ensuite le roi d'Angleterre (Edouard II). Ce roi monté sur le trône en 1307 mourut de mort violente, assassiné à l'instigation de sa femme Isabeau, sœur de Philippe le Bel. Les rois de Naples, de Sicile, d'Aragon, de Bohême, de Portugal, de Norwège sont aussi l'objet de ses plaintes. Tous ont des défauts, tous ont des vices ; il les flétrit à tour de rôle et en peu de mots.

Après le blâme, l'éloge (chant XX^e). L'esprit loue les feux (les âmes) dont est composée sa figure : David, Trajan, Guillaume II, roi de Sicile. Ce roi mourut jeune (1189), à l'âge de 35 ans, léguant ses Etats à l'empereur Henri IV. Constantin et le Troyen

Digitized by Google

Riphée font partie de sa figure. La présence des âmes de Trajan et de Riphée, deux âmes qui n'ont pas connu le Christ, excite la curiosité de Dante. L'esprit répond : « Je vois que tu crois ces choses « parce que je te les dis, et non parce que tu les « comprends. Si elles sont dans ta foi, elles ne sont « pas dans ton intelligence. Le royaume des cieux « peut être forcé par un ardent amour et par une « vive espérance. Les âmes qui causent ta surprise « ne sortirent point païennes de leur corps mais « chrétiennes, affermies dans la foi, l'une par la « passion à souffrir (Riphée), l'autre par la passion « soufferte (Trajan). » Dante esquive habilement la difficulté.

Chant XXI^e^. — Nous sommes maintenant dans le septième ciel, la sphère de Saturne. Nous y rencontrons Pierre Damien. Né à Ravenne vers la fin du X^e^ siècle (988), Damien joua un rôle important dans l'histoire de l'Eglise. Il accusa de simonie l'évêque Jean, élu pape, et le força à se démettre. Nicolas II fut élu à sa place. Ennemi des honneurs, il ne voulait pas accepter de fonctions ni de dignités, et le pape Etienne IX dut le menacer des foudres de l'Eglise pour lui faire accepter le poste de cardinal-évêque d'Ostie. Damien est partisan déclaré de la séparation des pouvoirs. Il ne comprend pas que le Pape s'occupe d'affaires temporelles et puisse avoir recours aux armes ; les affaires temporelles ne regardent que l'empereur. Le clergé, très corrompu à cette époque, avait en lui un censeur sévère, et il écrivit contre les vices de son temps un livre appelé « *Gomorrhéus* », où tous ces vices sont flétris. Damien mourut à Faënza en 1072. Dante le met dans la sphère de Saturne. Le signe de Saturne, c'est l'âge d'or ; il n'y avait pas de vices sur

Digitized by Google

la terre. On est grave dans cette sphère. Dante l'interroge à ce sujet. On ne chante pas ici par la même raison que Béatrix ne rit pas. Quelle est cette raison ? « Je vois bien, ô lumière sainte, que dans « cette cour un amour libre vous porte à exécuter « les ordres de la Providence éternelle, mais pour- « quoi seule entre les compagnes as-tu été destinée « à cet emploi » ? « Un rayon divin descend sur moi, « répond l'esprit, et sa puissance jointe à ma vue, « m'élève tant que je vois l'essence divine d'où « elle émane. C'est de là que vient la joie dont je « rayonne..... Mais l'âme qui a le regard le plus « perçant, le séraphin qui pénètre le plus en Dieu, « ne sauraient répondre à ta question.... Cela est « inaccessible à toute vue créée. »

« *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* », avait dit Virgile. On voit que les heureux sont rares, même dans le ciel. Dante n'ose pas pousser plus loin ses questions. Il se borne à demander le nom de l'esprit qui lui apprend qu'il s'appelle Pierre Damien. Il lui dit qu'il a surtout mené une vie contemplative. « Il a été requis et forcé d'accepter un « chapeau qui passe de mal en pis. Saint Pierre vint « avec le *vase d'Election.* (Saint Paul), tous deux « maigres et nus pieds, recevant leur nourriture de « maison en maison, et les pasteurs d'aujourd'hui « ont besoin qu'on les soulève par derrière, telle- « ment ils sont lourds. Ils couvrent de leur manteau « leur palefroi, si bien que deux bêtes vont sous la « même peau. O patience divine qui souffre ces « choses ! »

Beaucoup de lumières sont descendues pendant cet entretien. Dante en interroge une. C'est l'esprit de saint Benoit.

Le fondateur de l'ordre célèbre des Bénédictins

Digitized by Google

est une grande figure. Il appartenait à une riche famille et était né en 480 à Nursia (Ombrie). Envoyé à Rome pour faire ses études, il disparut un jour a l'âge de 17 ans et s'isola du monde, vivant dans une caverne où il resta trois ans, ne voyant qu'un moine. Découvert il se livra à la prédication. Il fonda en 529 le célèbre monastère du mont Cassin, situé dans les montagnes de l'Apennin à 75 kilomètres de Naples. L'ordre qu'il fonda a cela de particulier qu'il s'éloigne de la vie contemplative. Le travail y est obligatoire. Dans la règle qu'il écrivit pour cet ordre il prescrit que tout en célébrant les louanges de Dieu sept fois par jour, les religieux consacrent sept heures au travail matériel. et deux heures à la lecture. Cet ordre acquit bientôt une grande réputation. On lui doit la conservation et la multiplication de nombreux manuscrits. Travail de Bénédictin se dit d'une œuvre qui a demandé beaucoup d'efforts et une longue persévérance. L'ordre prit en peu de temps un immense développement, non seulement en Italie, mais en France et en Allemagne où des maisons célèbres furent fondées ; en France l'abbaye de Saint-Maur ; en Allemagne, l'abbaye de Fulda.

Il arriva pour cet ordre ce qui arrive en général pour les ordres dont la prospérité est trop grande ; la vie y devint trop facile et les mœurs se relâchèrent. On n'y étudiait même plus. Michelet publie à ce sujet un naïf récit qu'il emprunte à Benvenuto d'Imola (un commentateur de Dante) : « Me trouvant « au mont Cassin, je demandai humblement la « grâce de visiter la fameuse bibliothèque. Un moine « me dit sèchement : « Montez, la porte est ouverte. » « Il n'y avait ni porte, ni clef. L'herbe poussait sur la « fenêtre ; les livres dormaient sur les bancs dans

Digitized by Google

« une épaisse poussière. J'ouvris force livres « anciens, mais pas un complet ; aux uns, il man- « quait des cahiers ; à d'autres il manquait des « feuillets qu'on avait coupés pour profiter des « marges blanches. Je descendis les larmes aux « yeux et je demandai pourquoi cette mutilation « barbare. Un moine me dit que ses frères, pour « gagner quatre ou cinq sous, arrachaient, grattaient « un cahier et vendaient aux enfants de petits « psautiers, aux femmes de petites lettres. »

Ici Michelet parlant des ténèbres qui enveloppèrent le Moyen-Age cite la formule célèbre : « Heu- « reusement les moines étaient là ; religieux conser- « vateurs de l'antiquité, ses sauveurs. Ecrivains « infatigables, ces bons Bénédictins copiaient, mul- « tipliaient les livres. » Et voilà justement où était « le mal », — ajoute Michelet, — plût à Dieu que les « Bénédictins n'eussent su ni lire ni écrire. Mais ils « eurent la rage barbare d'écrire et de gratter les « écrits. Sans eux, la fureur des barbares, des « dévots n'eût pas réussi. La fatale patience des « moines fit plus que l'incendie d'Omar, plus que « celui des cent bibliothèques d'Espagne et de « tous les bûchers de l'Inquisition. Les couvents « où l'on visite avec tant de vénération les manus- « crits palimpsestes (grattés), ce sont ceux où s'ac- « complirent ces idiotes saint Barthélemy des « chefs-d'œuvre de l'antiquité. »

J'ai tenu à citer cette opinion de Michelet, elle contraste étrangement avec l'opinion généralement courante, mais ce que nous apprend Dante des couvents de son époque, et plus tard Benvenuto d'Imola, mettent la question sous un jour bien différent.

Comme toutes les œuvres humaines, les monas-

Digitized by Google

tères, les ordres religieux ont répondu à un besoin. Auraient-ils eu tant de succès s'ils n'avaient pas été compris du peuple? Mais comme toutes les œuvres humaines, celle-ci a eu son commencement, son apogée et son déclin. Florissants, absorbants même aux époques de foi, je rappellerai ce fait de l'empereur Henri II. — C'était au commencement du XIe siècle, peu de temps après l'an mille, l'époque, où selon une vieille tradition, le monde devait finir. Robert le pieux, ce bon roi Robert que l'Eglise a oublié de canoniser, régnait en France et avait ceint la couronne que son père Hugues-Capet n'avait pas osé mettre. Henri II, l'empereur d'Allemagne, entrant un jour dans une abbaye de Verdun s'était écrié : « Voici le repos que j'ai choisi et mon habitation aux siècles des siècles. » Un religieux l'entendit et prévint l'abbé qui, ayant questionné l'empereur sur ses intentions et le voyant déterminé à se faire moine, lui fit jurer selon les règles du couvent, et à l'exemple de Jésus, l'obéissance jusqu'à la mort. L'empereur ayant juré : « Je vous ordonne, — lui dit l'abbé, — de retourner au gouvernement de « l'Empire que Dieu vous a confié et de veiller de « tout votre pouvoir au salut de tout le royaume. » L'empereur se résigna et obéit.

Je disais, florissants aux époques de foi. Mais la foi dans les monastères s'était bien affaiblie aux VIIIe et IXe siècles. Une lettre de Charlemagne à l'évêque Bangulf se plaint de l'ignorance des moines et de leur peu de piété. On sait les services que Charlemagne a rendus à l'Eglise et en particulier à la papauté. Le pape reconnaissant le sacra empereur d'Occident. Or, Charlemagne n'en censurait pas moins les mœurs du clergé de son époque : « Ces « évêques et ces abbés » » qui prêchent le renon- « cement au siècle à quoi les reconnait-on ? Et à

Digitized by Google

cela seul qu'ils ne portent point d'armes et qu'ils ne se marient pas *publiquement*. « Est-ce renoncer « au siècle que de travailler par tous les moyens à « augmenter ses possessions ? » Louis le Débonnaire, dont la piété était grande, — on l'a comparé à saint Louis, — voulut réformer les monastères et chargea Benoît d'Aniane de cette réforme qui consistait à ramener les monastères à la règle de saint Benoit et faire ainsi l'unité religieuse de l'Empire. Mais les Bénédictins eux-mêmes s'étaient bien relâchés et même affranchis de leur règle, car le Concile que Louis fit réunir en 817 et qui vota la réforme proposée fut notifiée aux Bénédictins. Après l'an mil et lorsqu'on crut n'avoir plus à redouter la fin prochaine du monde, il y eut de nouveau un profond relâchement dans les mœurs monastiques. Ce fut au point qu'on ne distinguait plus les clercs des laïques ; prêtres et évêques se mariaient, et il fallut la main de fer d'Hildebrand devenu pape, sous le nom de Grégoire VII, pour opérer la profonde réforme que sanctionna plus tard le Concile de Latran (1123). Mais les abus ont la vie dure, et nous avons vu que l'ordre de saint François fondé en 1204 avait surtout pour but la réforme du clergé et en particulier celle des ordres monastiques. Ecoutons Dante maintenant. C'est saint Benoît qui parle : « Cette montagne sur le sommet de laquelle « est le monastère de « *Cassino* » fut fréquentée « autrefois par des hommes pleins d'ignorance et « d'erreurs (un temple consacré à Apollon existait « sur l'emplacement où fut construit le monastère. » « Tant de grâce se répandit sur moi que j'arrachai « les villes environnantes au culte impie qui avait « perdu le monde, mais aujourd'hui ma règle ne « sert plus qu'à user inutilement du papier... Les

Digitized by Google

« murs qui étaient jadis un monastère sont devenus « une caverne, et les capuchons des sacs pleins de « farine moisie. »

Si les Bénédictins avaient cette réputation au temps de Dante, que doit-on penser des autres ordres ?

Béatrix, entraîne Dante vers l'échelle que Jacob vit en songe, l'échelle d'où les anges montaient et descendaient, et par cette échelle auquel nul essor n'est comparable, ils arrivent à la huitième sphère (les étoiles fixes).

« Tu es si près de la dernière béatitude, lui dit Béatrix que tu dois avoir les yeux ouverts et pénétrants, avant donc que tu t'enfonces plus en elle regarde en bas et vois combien de mondes j'ai déjà mis sous tes pieds. Dante regarde ; notre monde lui apparaît bien misérable et il comprend ceux qui le méprisent et qui portent plus haut leurs désirs. La fille de Latone (la Lune) lui apparaît enflammée ; les sept planètes lui montrent combien elles sont grandes, rapides et éparses dans les diverses régions.

Le chant XXIII[e] est consacré au triomphe du Christ. Dante regarde amoureusement Béatrix qui lui dit : « Pourquoi mon visage t'enivre-t-il ainsi (*t'innamora*) « que tu ne regardes pas le beau jardin « qui fleurit sous les rayons du Christ ? Là est la « rose dans laquelle le Verbe divin se fit chair, et là « sont les lys dont l'odeur purifie. »

Dans ce jardin, toutes les lumières, tous les esprits font résonner le nom de Marie. Une lumière plus brillante que les autres resplendit dans une guirlande qui tourne autour d'eux et s'exprime ainsi :

« O ma sainte sœur » — elle s'adresse à Béatrix — « toi qui nous pries si dévotement, par ton affection

Digitized by Google

« ardente, tu me détaches de cette belle guirlande. »

Cette lumière est l'âme de saint Pierre. C'est à cette âme que le Seigneur a laissé les clefs du ciel. Béatrix veut qu'il interroge Dante. Il le questionne en effet et lui dit : « Qu'est-ce que la foi ? »

« Que la grâce qui me permet de me confesser au « grand *primpile* » (primpilaire) Ce mot a ici la significafion de chef de l'Eglise — « rende claire ma « réponse : « O mon père, ainsi que ton cher frère « qui, avec toi, mit Rome dans le bon chemin, l'a « écrit avec vérité : « La foi est la *substance* des choses « espérées et l'*argument* des choses invisibles. » Traduction du premier verset de l'épître de saint Paul aux Hébreux, chap. XI : « *Est autem fidem « sperandarum substantia rerum, argumentum non « apparentium.* »

Et sur l'invitation de Pierre à expliquer cette définition : « Les choses profondes que j'aperçois ici se « dérobent tellement aux yeux des hommes que leur « existence n'est que dans la foi sur laquelle se « fonde l'espérance sublime, et c'est pour cela « qu'elle prend le nom de substance. Et l'on est « obligé de raisonner en parlant de cette foi, sans « avoir d'autre donnée, et c'est pour cela qu'elle « prend le nom d'argument ». Cette explication est bien vague mais les choses qu'il s'agit d'expliquer se dérobent tellement aux yeux « des hommes » qu'on doit faire de l'espérance un « argument » pour la démonstration d'une « substance » qui est la foi. Je ferai remarquer que la traduction en français du texte grec de l'Epitre aux Hébreux, en usage dans les églises du culte réformé, ne se sert ni du mot substance, ni du mot argument. « La foi, » dit cette traduction, « est une ferme persuasion des choses « qu'on espère, et une démonstration des choses

Digitized by Google

« qu'on ne voit point ». Même ainsi expliquées ces définitions restent vagues. Saint Augustin avait plus de franchise : « *Credo quia absurdum* ».

Saint Pierre continue à poser des questions, quelques-unes très embarrassantes, auxquelles Dante répond de telle façon que la cour sainte qui l'entoure chante dans la sphère : « Louons un seul « Dieu ! » Alors le baron saint Pierre — ce nom de baron donné aux âmes des grands saints était usité au Moyen-Age — lui demande d'expliquer ce qu'il croit et d'indiquer la source où il puise sa croyance. Ce Credo se résume ainsi : « Un Dieu éternel qui « meut le ciel tout entier, — immobile lui-même — « par l'amour et par le désir ». Il croit en trois personnes éternelles qui sont une seule essence, et une Trinité, et dont on peut dire en même temps « *sunt* » et « *est* ». Tel est le credo de Dante.

Ainsi que le maître qui écoute son serviteur et se réjouit des nouvelles qu'il lui apporte, ainsi en me bénissant et en chantant, la lumière de l'apôtre, aux demandes de laquelle j'avais répondu, tourna trois fois autour de moi tant mes paroles lui avaient été chères.

« *Se mai contiga che'l poema sacro,*
« *Al quale hap osto mano e cielo e terra.* »
....

« S'il arrive jamais que le poème sacré auquel « ont mis la main le ciel et la terre, et sur lequel « j'ai pâli des années, apaise la cruauté qui me « repousse du noble bercail où je reposais autrefois, « encore agneau, ennemi des loups qui me font la « guerre, je rentrerai enfin dans ce bercail mais avec « une autre toison et une autre voix ; j'y rentrerai « poète, et sur les mêmes fonds où je reçus le

Digitized by Google

« baptême je prendrai (je ceindrai) la couronne ».

Ainsi commence le chant XXV^e^. Dante, on le voit, ne désespérait pas encore d'être rappelé à Florence. Il comptait sur le succès de son œuvre, de ce *poème sacré* auquel le ciel et la terre ont mis la main. Cet espoir ne se réalisa pas. Florence à l'époque ne comprit pas Dante.

Une clarté sortit de la guirlande d'où était déjà sorti le premier vicaire du Christ, « Béatrix pleine « de joie dit à Dante : Regarde, *Ecco il barone per cui « si visita Galizia* ». « Voilà le baron pour lequel on « visite la Galice ». Il s'agit de Jacques, fils de Zébédée, l'un des douze apôtres, mort à Jérusalem, mais qu'une tradition très répandue au Moyen-Age, fait mourir à Compostelle après avoir prêché l'Evangile en Espagne. Béatrix lui dit en souriant : « Esprit « illustre qui as révélé à la terre les joies de notre « église, parle-nous de l'espérance dont tu sais « que tu as été le symbole ». Jacques est en effet le symbole de l'Espérance, comme Pierre l'est de la Foi, et Jean de la Charité, les trois vertus théologales. L'esprit répond :

« Puisque notre *Empereur* veut t'accorder la « grâce de te rencontrer avant ta mort avec ses « *Comtes*.... dis-moi ce qu'est l'Espérance, comment « elle a fleuri dans ton âme, et d'où elle te vient. « Dante répond :

L'espérance est une attente certaine de la gloire future produite par la grâce divine et par des mérites antérieurs. C'est le chantre des Psaumes qui l'infiltra dans mon cœur, car il dit : « que ceux qui « connaissent ton nom espèrent en toi ». « Ensuite « tu m'as tellement inondé du torrent de ton épitre « que j'en déborde et en répands les flots sur « autrui ».

Digitized by Google

En réponse à une question d'un autre esprit il ajoute :

« L'ancienne et les nouvelles Ecritures fixent le « but des âmes qui sont chères à Dieu et ce but « c'est l'espérance. Ton frère, — il s'agit de saint « Jean — nous explique clairement cette révélation « là où il traite des robes blanches » (Apoc. ch. VI). Jacques est le frère de Jean, et Dante fait allusion à l'Apocalypse. où il est dit que les hommes qui ont été mis à mort pour le témoignage qu'ils ont rendu à la parole de Dieu, seront revêtus de robes blanches. Nous sommes en pleine vision apocalyptique et la présence de Jean ne saurait se faire attendre. On voit, en effet, une lumière éclatante s'approcher des deux autres et Béatrix fixe les yeux sur elle « comme une épouse silencieuse et immo- « bile » « *questo e colui* ... Voilà celui qui se reposa « sur le sein de notre pélican, et qui fut choisi du « haut de la Croix pour remplir le grand office ». Comme le pélican Jésus sauvait les hommes en donnant son sang et il donnait Jean comme fils à sa mère. La guirlande enflammée brille en ce moment de tant d'éclat que Dante en est ébloui. Il se retourne pour voir Béatrix et ne l'aperçoit pas, aussi son émotion est grande. « En attendant que tu » recouvres la vue que tu as perdue en me regar- « dant, il est bon que tu t'en dédommages par un « entretien. Sois persuadé que tes yeux sont éblouis « mais ne sont pas éteints. La femme qui te con- « duit dans cette région a dans le regard la vertu de « la main d'Ananie ». — Ananie avait rendu la vue à saint Paul sur le chemin de Damas,

« Qu'elle guérisse à son plaisir — *tosto — o tardo* « — mes yeux, porte par laquelle elle entra dans « mon âme, avec le feu dont je brûle sans cesse.

Digitized by Google

« Rien n'est au-delà du bien qui rend cette cour « heureuse et que l'amour produit en moi » répond Dante.

Il faut cependant que tu passes à un crible plus étroit et que tu dises ce qui t'a poussé vers ce but. — c'est Jean qui questionne Dante.

« C'est par des arguments philosophiques et par « l'autorité du ciel que cet amour s'est gravé en moi. « Le bien en tant que bien, dès qu'il est compris, « enflamme d'amour, et cela d'autant plus qu'il est « plus grand lui-même. Il faut donc que l'essence « en laquelle réside tant d'avantages que tout bien « en dehors d'elle n'est qu'un rayon de sa lumière, « attire à elle ceux qui sont épris d'amour. Cette « vérité est révélée à mon intelligence par *Celui* qui « me démontre que l'amour est la première de tou- « tes les substances éternelles. Le Créateur infail- « lible me le démontre aussi lorsqu'il dit à Moïse : « Je te ferai voir tout bien. Et toi aussi tu me le « démontres par la façon sublime dont tu débutes « lorsque tu dévoiles à la terre les mystères du « ciel ».

Ce passage que j'ai voulu citer à peu près en entier, démontre une fois de plus, ce que j'ai eu l'ocasion de faire remarquer, avec quel art Dante sait allier le sacré au profane. « Le souverain bien dès qu'il est « compris, enflamme d'amour !.... l'amour est la « première des substances éternelles.... ». Nous avons vu — *Paradis*, chant IV, — Dante s'inspirer d'une opinion de Platon, empruntée au *Timée*. Ici nous le voyons associer la philosophie platonicienne a celle de l'ancien et du nouveau testament, à celle de Moïse et de saint Jean, aux sévérités de la philosophie catholique selon l'expression d'Ozanam.

Digitized by Google

Dans le « Banquet » Platon suppose qu'à l'occasion d'une victoire poétique remportée par Agathon, plusieurs amis se trouvent réunis. Une discussion s'engage au sujet de l'amour. Socrate raconte une conversation qu'il a eue avec une femme de Mantinée, Déotime, Cette femme lui démontre que l'objet de l'amour est la beauté ; la beauté morale, la sagesse, la vertu, la gloire. Le vrai chemin de l'amour est de commencer par les beautés d'en bas, et, les yeux fixés sur la beauté suprême, de s'y élever sans cesse en passant par tous les degrés de l'échelle jusqu'à ce que, de connaissance en connaissance. on arrive à la connàissance par excellence qui n'est autre que le *beau* lui-même. Dans son bel ouvrage du *Vrai* du *Beau* et du *Bien*, Victor Cousin a développé longuement la théorie de Platon. L'amour est le *Beau*; il est également le *Bien*. « Je « te ferai voir tout bien », dit Dieu à Moïse. Pour saint Jean le lien est peut-être moins saisissable : « *L'alto preconio* », c'est-à-dire la façon sublime dont tu expliques la co-existence du verbe divin : « *In principio erat Verbum* » se rapporte moins à la théorie platonicienne, mais il ne faut pas oublier que Jean personnifie la troisième vertu théologale, la Charité, et que la Charité est une des formes de l'amour.

Cet entretien terminé, Dante recouvre la vue ; il y voit plus clair qu'auparavant et aperçoit, à sa grande surprise, une quatrième lumière. Cette clarté qui est la première âme que la première vertu ait créée regarde amoureusement *(vagheggia)*, et avec ravissement son auteur. Cette âme est celle d'Adam. Dante désire l'interroger. Tu lis dans ma volonté, dit-il à Adam, et afin de t'entendre plus tôt, je ne te la dis pas.

Digitized by Google

« Tu désires connaître la cause véritable de la « grande colère de Dieu et pourquoi j'ai été chassé « du Paradis, et la langue que je parlais. Or, mon « fils, ce n'est pas d'avoir goûté du fruit qui « fut la cause de ce long exil, c'est d'avoir désobéi... « La langue que je parlais fut éteinte avant que les « hommes de Nemrod eussent commencé l'œuvre « qui ne s'acheva jamais ».

Adam est sobre de détails, il a bu sans doute aux eaux du Léthé. C'est regrettable, car pendant les 800 ans qu'il vécut après avoir engendré Seth, il a dû se passer des choses intéressantes que la Bible effleure à peine. Les fils de Dieu qui contractent alliance avec les filles des hommes « parce qu'ils les « trouvent belles » ; la race des géants ; la rivalité des enfants de Seth et des enfants de Caïn ; les remords de ce dernier. On sait la partie qu'a su en tirer Victor Hugo dans la *Légende des siècles*.

« *Lorqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes*

.....

« *Caïn se fut enfui de devant Jéhovah.*

Pénible odyssée ! Le remords poursuit Caïn, l'œil de sa conscience est toujours ouvert sur lui. C'est en vain que ses enfants au nombre desquels est Tubalcaïn, le père des forgerons — ce nom a une singulière ressemblance avec celui du dieu des forgerons du paganisme, Vulcain — l'entourent de hautes murailles, en vain crèvent-ils les yeux des passants et lancent-ils des flèches aux étoiles ; en vain lui creuse t-on une tombe profonde dont on scelle sur lui la pierre ; l'œil est enfermé avec lui et fixement le contemple.

« *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.*

Digitized by Google

« Gloire au Père, au Fils, et au Saint Esprit, « s'écrie d'une seule voix le Paradis tout entier. O « joie, ô allégresse ineffable ; ô vie toute d'amour et « de paix. Les quatre flambeaux restaient allumés « devant moi, et celui qui m'était apparu le premier, « Pierre, se mit à briller davantage et il dit : Si je « change de couleur ne t'en étonne pas.... Celui qui « usurpe — il ne dit pas occupe — ma place sur la « terre, ma place, oui ma place qui est vacante « devant Dieu, a fait de mon cimetière de Rome — où « saint Pierre fut enterré — un cloaque de sang et de « pourriture dont le pervers, qui tomba d'ici-haut, « se réjouit dans l'enfer.... et d'une voix encore « plus altérée : — L'épouse du Christ n'a pas grandi « dans mon sang, ni dans celui de Lin et de Clet « pour être élevée à amasser de l'or ». Lin et Clet sont les deux premiers successeurs de Pierre comme évêques de Rome, tous les deux martyrs, comme le furent au reste nombre de leurs succes seurs.

« Ce ne fut pas notre intention, ajouta Pierre, « qu'une partie du peuple chrétien soit assise à la « droite et l'autre à la gauche de leurs chefs, ni que « les clefs qui me furent confiées devinssent le « signe d'un drapeau levé contre les fidèles, ni que « je fusse l'empreinte du cachet appliqué à des pri- « vilèges vendus et menteurs. On voit dans tous « les pâturages des loups rapaces sous le manteau « du berger. O vengeance de Dieu, pourquoi tardes- « tu ? Déjà, ceux de Cahors et de Gascogne — Clé- ment V (Bertrand de Gott) était gascon ; il avait succédé à Benoit XI, celui-là un saint homme qui ne régna qu'un an, et mourut empoisonné! — Jean XII (Jacques d'Eure), était de Cahors, - « Déjà ils « s'apprêtent à boire de notre sang. O noble com-

Digitized by Google

« mencement ! à quelle triste fin ne faut-il pas que tu « tombes ? »

Ces imprécations, ces sanglantes invectives sont toujours chez Dante le signe d'un grand découragement. Toutefois il réagit vite. Béatrix l'engage à baisser les yeux, et à regarder l'espace qu'il vient de parcourir ; Dante regarde, ses yeux plongent du coté de Gadès et de Gibraltar, le passage insensé d'Ulysse, — il y fit naufrage — et d'un autre coté le rivage sur lequel Europe devint un si doux fardeau — le rivage de Phénicie. — Le sourire de Béatrix réconforte encore Dante. Elle lui dit que le lieu où ils se trouvent est sur la limite du centre du mouvement, lieu qui est immobile et autour duquel tout se meut. Le ciel n'a pour espace que l'esprit de Dieu dans lequel s'enflamme l'amour qui le pousse et la vertu qu'il répand.

Le chant XXVIII[e] est consacré à une mécanique d'esprits ; l'Essence divine est au centre, elle est environnée par la hiérarchie des anges qui forment autour d'elle des cercles concentriques. On en compte d'abord six, puis un septième d'une aussi grande étendue que la messagère de Junon — Iris, l'arc-en-ciel — ne pourrait pas le contenir ; puis nn huitième et enfin un neuvième. et chacun d'eux avait un mouvement plus lent selon la distance où il se trouvait du premier. Béatrix explique le mécanisme de ces cercles et dit que dans le premier se trouvent les séraphins et les chérubins. Ils cèdent avec rapidité à la force qui les entraîne, pour ressembler autant que possible au point central, et ils y parviennent selon qu'ils s'élèvent dans la vision de Dieu. Ceux qui viennent autour d'eux sont les Trônes du regard divin, puis les Dominations, et puis les Vertus. Au troisième sont les Puissances.

Digitized by Google

Dans les deux derniers cercles tournent les Principautés et les archanges ; la joie des Anges remplit tout le dernier.

Cette description est, paraît-il, conforme à la description qu'en avait faite Denis, disciple de Paul. Il ne s'agit pas de l'apôtre des Gaules, mais d'un saint Denis quelque peu légendaire ; la hiérarchie céleste qu'on lui attribue serait postérieure à l'époque où il vivait. C'est un peu sans importance et je ne m'étendrai pas sur ce point. J'en ferai de même pour le chant XXIX[e] qui a trait à la création et à la nature des anges. Thomas d'Aquin avait publié quelques années avant son traité de la psychologie des anges. Le sujet est le même, mieux vaut ne pas insister.

Chant XXX. Cependant à mesure que s'avance la radieuse servante du soleil — l'Aurore — le firmament éteint toutes ses lueurs l'une après l'autre, jusqu'à la plus belle. « Ainsi tout ce qui m'environ-« nait s'effaça peu à peu à mes regards et sa dispa-« rition et mon amour me firent reporter les yeux « vers Béatrix.

Depuis le premier jour que j'aperçus son visage dans cette vie jusqu'à cette apparition mes chants n'ont jamais été interrompus ; mais maintenant il faut que je renonce à peindre sa beauté. Comme l'artiste qui est arrivé au dernier terme de son art, je dois la laisser célébrer à une trompette plus éclatante que la mienne.

Nous sommes montés au ciel qui n'est que pure lumière me dit-elle, lumière intellectuelle, pleine d'amour, amour du vrai bien, rempli de joie. Ici tu verras l'une et l'autre milice du Paradis, et l'une d'elles avec l'aspect qu'elle aura au dernier jugement.

Digitized by Google

La dernière excursion est finie, nous sommes maintenant dans l'Empyrée.

Ici encore Dante est ébloui par une vive lumière. C'est de l'amour que naît la paix de ce ciel, lui dit Béatrix, et ces paroles élèvent Dante au-dessus de ses forces ; il a maintenant une vue tellement puissante qu'il n'est aucune clarté dont il ne puisse supporter l'éclat. Il voit alors une lumière qui ressemble à un fleuve, éblouissante de splendeur ; de ce fleuve de lumière jaillissent dans tous les sens de vives étincelles qu'on croirait des rubis enchâssés dans de l'or. Puis, comme enivrées de parfums, elles se replongent dans le fleuve. Dante admire, mais il ne cnmprend pas « La rivière et les topazes qui entrent « et qui sortent lui dit Béatrix sont des préludes « par lesquels la vérité s'est voilée. Ce n'est pas que « ces choses soient en elles-mêmes, difficiles à voir, « mais tu n'as pas encore la vue assez perçante ».

Il doit tremper ses paupières dans l'eau qui coule à ses pieds. Alors le spectacle se transforme ; de long qu'il était le fleuve devient circulaire, fleuve de lumière dont la circonférence serait une ceinture trop grande pour le soleil. Autour de ce fleuve se mirent sur plus de mille degrés (*Soglie*), toutes les âmes que notre humanité a envoyées dans le ciel ! « Regarde combien est nombreux le chœur des « blanches étoiles, vois l'étendue de notre cité. Sur « ce grand siège que tu contemples s'assiéra « l'âme, un jour auguste sur la terre, du grand « Henri qui viendra redresser l'Italie ». Henri VII, c'est de lui qu'il s'agit, n'aura pas de meilleurs destins que le Marcellus de Virgile « *Tu Marcellus eris* » mais Dante pouvait avoir cette illusion.

La sainte milice du Christ apparaît à Dante sous la forme d'une rose éblouissante. Tant de splen-

Digitized by Google

deurs sont répandues autour de lui qu'il a perdu de vue Béatrix. Il veut lui parler et c'est à un vieillard qu'il s'adresse. Ce vieillard c'est le rival d'Abailard, le grand docteur du XII[e] siècle, le moine de Clairvaux (Claire Vallée), c'est saint Bernard.

« Béatrix m'a envoyé de ma place pour satisfaire « ton désir », dit le vieillard, « si tu regardes au troi- « sième cercle du haut degré, tu la verras sur le « trône auquel l'ont appelée ses mérites ».

« Je levai les yeux sans répondre » dit Dante, « et « je la vis qui se faisait une couronne avec les « rayons éternels qu'elle réfléchissait».... « O femme, « en qui fleurit mon espérance, et qui as daigné, « pour mon salut, laisser dans l'enfer la trace de « tes pieds, je rapporte à ton pouvoir et à ta bonté « la grâce et la force qui m'ont fait voir tant de « choses ; tu m'as mis de l'esclavage en liberté.... « Conserve-moi ta faveur, afin que mon âme, que « tu as purifiée, te plaise quand elle se séparera du « corps ».

Ainsi pria Dante, et Béatrix qui paraissait si loin sourit et le regarda.

Le vieillard qui est auprès de Dante, le moine de Clairvaux est, certainement la plus grande figure du XII[e] siècle. Il était d'illustre origine et naquit au château de Fontaine, près Dijon, en 1091. Sa mère, Elisabeth, était fille du comte de Montbard. A l'âge de 22 ans il résolut de se consacrer à la vie monastique et fit un certain nombre de prosélytes pris dans les meilleures familles du pays. Il les organisa en communauté et les conduisit à Citeaux. Ils y furent accueillis avec d'autant plus de joie que c'étaient des jeunes gens riches, et que l'ordre de Citeaux se mourrait. L'exemple de Bernard attira à Citeaux un grand nombre de jeunes gens et l'on

Digitized by Google

dut songer à fonder de nouvelles abbayes. Saint Bernard fut désigné pour être le chef d'une de ces fondations qu'il établit dans le diocèse de Langres, à un endroit appelé « la vallée d'absinthe », et qu'il désigna sous le nom de « Claire Vallée » *Clairvaux*.

A partir de ce moment le rôle de Bernard grandit et son influence devint considérable. Il morigénait les rois et qualifia un jour Louis le Gros de nouvel Hérode. Il fut choisi pour arbitre entre deux papes qui se disputaient la tiare, Innocent II et Anaclet. Bernard se prononça pour Innocent II, et son choix fut ratifié par l'Eglise. L'Angleterre et l'Italie résistaient, une lettre de Bernard au roi d'Angleterre Henri I, «Beauclerc », eut raison de cette résistance. Puis prenant le pape par la main, il le promena dans toutes les villes d'Italie qui le reçurent à genoux. Son autorité était si grande qu'il pouvait écrire plus tard au pape Eugène III. Il l'avait eu, il est vrai, à Clairveaux parmi ses moines : « On dit que je suis « plus pape que vous ».

Saint Bernard était essentiellement mystique ; il croyait aux miracles et en faisait lui-même. Il marchait sur les traces de saint Augustin dont il suivait la doctrine. On dit à ce propos que sa mère Elisabeth, très pieuse et mystique, avait eu sur lui la même influence que Monique eut sur saint Augustin. Il professait le dogme de la prédestination et ne souffrait pas qu'on discutât ce dogme. Comme son célèbre modèle il pouvait dire : « *Credo quia absur-* « *dum* ». Il était sincère, mais il pouvait obéir à des considérations politiques. Le dogme de la prédestination était fortement menacé, et avec lui l'autorité et peut-être l'unité de l'Eglise.

J'ai dit que Bernard était né en 1091. Un homme qui a joué aussi un rôle considérable à cette époque,

Digitized by Google

Abailard, était né quelques années avant, 1079, aux environs de Nantes. Comme Bernard, Abailard était d'origine noble. Il renonça à son droit d'aînesse et à son héritage pour se consacrer à l'étude de la philosophie et des sciences, et vint à Paris sur la montagne Sainte-Geneviève, s'asseoir avec les élèves de Guillaume de Champeaux.

C'était une brillante époque et Ozanam, dont j'ai cité des extraits, d'accord sur ce point avec Michelet, dit qu'elle a tout l'éclat de la Renaissance et que c'est à cette date qu'elle aurait dû commencer. Ce n'est pas encore une époque scientifique, mais c'est certainement une époque philosophique. En outre d'Abailard et de saint Bernard je pourrais citer bien des noms illustres ; Arnaud de Brescia, qui plus tard fut brûlé à Rome dont il avait chassé le pape ; Pierre Lombard qui professait à l'Université de Paris ; Anselme de Cantorbéry ; Joachim de Flore, etc., etc.

Abailard avait en lui l'étoffe d'un grand réformateur. Il avait la prétention de vouloir rendre la religion humaine, il humanisait Dieu. Il était, ai-je dit, d'origine noble ; et les Chevaliers encourageaient volontiers un homme de leur ordre qui avait battu les prêtres et les professeurs, y compris Guillaume de Champeaux, sur leur propre terrain. « Les prodi-
« gieux succès d'Abailard », dit Michelet, « s'expli-
« quent aisément. Il semblait que pour la première
« fois on entendait une voix libre, une voix humaine
« Tout ce qui s'était produit dans la forme lourde
« et dogmatique de l'enseignement clérical, sous la
« rude enveloppe du Moyen-Age, apparut dans
« l'élégance antique qu'Abailard avait retrouvée....
« A peine laissait-il quelque chose d'obscur et de
« divin dans les plus formidables mystères. Il sem-

Digitized by Google

« blait que jusques-là l'Eglise eut bégayé et qu'Abai-
« lard parlait : Il ramenait la religion à la philoso-
« phie, à la morale, à l'humanité. *Le crime n'est pas*
« *dans l'acte*, disait-il, *mais dans l'intention*, dans la
« conscience. Ainsi plus de péché d'habitude, ni
« d'ignorance. *Ceux-là même n'ont pas péché qui ont*
« *crucifié Jésus sans savoir qu'il fut le Sauveur.*
« Qu'est-ce que le péché originel? *Moins un péché*
« *qu'une peine.* Mais alors pourquoi la Rédemption,
« la Passion, s'il n'y a pas eu péché ? *C'est un acte*
« *de pur amour*. Dieu a voulu substituer la loi de
« l'amour à celle de la crainte ».

C'est contre ces théories, contre cette doctrine, que s'éleva saint Bernard. Il sentait qu'il y avait péril. Partout, en effet, non pas seulement dans les écoles, mais sur les places et dans les carrefours, on discutait sur les mystères. Si le péché originel n'était plus un péché, la Rédemption devenait inutile, comme aussi le Christianisme. Telle n'était pas la conclusion d'Abailard, mais il défendait le Christianisme par des arguments si faibles qu'il l'ébranlait plutôt qu'il ne le consolidait.

Après la mutilation dont il fut victime, Abailard s'était retiré dans l'abbaye de Saint-Denis, mais bientôt il reprit ses leçons et écrivit son « *Introduction à la Théologie* », ouvrage qui fut déclaré hétérodoxe par le concile de Soissons (1122) et condamné aux flammes. Il se retira alors dans un ermitage auquel il donna le nom de *Paraclet* (le consolateur), mais là encore de nombreux disciples vinrent se ranger autour de lui ; les écoles étaient désertes; saint Bernard l'attaqua alors violemment et il lui fut défendu d'enseigner. Abailard provoqua alors saint Bernard à un duel logique devant le concile de Sens. Michelet dit que saint Bernard, sentant son

Digitized by Google

infériorité, y vint avec répugnance. Le roi, les comtes de Champagne et de Nevers, un nombre considérable d'évêques devaient assister à ce duel oratoire et juger des coups.

Le duel n'était pas libre, Abailard se savait condamné d'avance, il y renonça et en appela au pape. Le pape était alors Innocent II, et nous savons qu'il devait la tiare à saint Bernard, aussi Abailard n'attendit pas sa décision. Il se réfugia au monastère de Cluny où il mourut deux ans après (1142), l'abbaye de Cluny appartenait à l'ordre des Bénédictins et c'était une des plus importantes de France. Pierre le Vénérable qui en était le directeur fit transporter secrètement le corps d'Abailard au *Paraclet* dont Héloïse était abbesse. A la mort d'Héloïse on les inhuma dans le même tombeau.

Saint Bernard avait rendu un grand service à l'Eglise, il va en rendre un bien mauvais à l'humanité, je veux parler de la deuxième croisade.

Les résultats de la première croisade n'avaient pas répondu à l'idée qu'on s'en était faite et cinquante ans ne s'étaient pas encore écoulés que les chrétiens étaient menacés dans toutes leurs conquêtes. En 1144, Edesse était tombée aux mains des Arabes. Louis VII, qui avait des démêlés avec Innocent II, au sujet d'un de ses neveux, nommé à l'archevêché de Bourges (alors métropole des Gaules), nomination qu'il se refusait à reconnaître, fut frappé d'anathème. Peu de jours après, le bourg de Vitry fut incendié et l'église où s'étaient réfugiés les habitants devint la proie des flammes, tous y périrent. Louis VII était un esprit faible, très pieux, livré aux prêtres; il crut voir la main de Dieu dans le désastre de Vitry et voulut à tout prix se réconcilier avec le pape. Toutefois il avait *juré* de ne jamais permettre au neveu

Digitized by Google

d'Innocent II d'occuper le siège de Bourges. Le pape mis au courant, l'en releva, C'est au milieu de ces agitations qu'il apprit le massacre de tout le peuple d'Edesse égorgé en une nuit. Tous les jours arrivaient des plaintes des Français de Palestine. Ils demandaient à être secourus, autrement c'était leur mort. Le roi se crut obligé d'aller au secours de la Terre-Sainte, son ministre l'abbé Suger, quoique très pieux, y était opposé. Une assemblée extraordinaire fut convoquée à Vezelay pour les fêtes de Pâques (1146). Saint Bernard emporta toutes les résistances et la croisade fut acclamée avec enthousiasme. Il parcourut ensuite la contrée faisant des miracles et engageant les populations à se croiser. De France il se rendit en Allemagne où sa prédication eut le même succès, bien qu'il ne parlât pas l'allemand. La croisade eut lieu l'année suivante. Elle fut commandée par l'empereur Conrad III. Saint Bernard à qui on voulait donner le commandement le refusa. C'est à cette croisade que prit part le trisaïeul de Dante, Cacciaguida. On en connaît le malheureux résultat, près de 200.000 croisés y périrent. Louis VII retourna honteusement en France, sa femme Eléonore d'Aquitaine se sépara de lui et épousa le roi d'Angleterre Henri II. La France perdit à cette rupture la riche dot d'Eléonore, l'Aquitaine et le Poitou. Eléonore avait déclaré qu'elle ne voulait pas d'un moine pour mari.

Le prestige de saint Bernard fut gravement atteint par les résultats de la croisade. Il mourut à Clairveaux, en 1153, à l'âge de 62 ans, l'âge auquel était mort Abailard. C'est l'âme de ce saint, envoyé par Béatrix, qui apparaît aux regards de Dante.

Nous avons vu que Dante levant les yeux sans répondre avait vu Béatrix sur un trône, se faisant une couronne des rayons qu'elle réfléchissait.

Digitized by Google

Après qu'elle eut souri à Dante, le saint vieillard lui dit :

« Afin que tu achèves complètement ton voyage « pour lequel des prières et un saint amour m'ont « amené vers toi, promène tes yeux sur ce jardin car « en le voyant ton regard s'enflammera d'avantage « pour monter vers le rayon divin, et la reine du ciel « nous accordera ses faveurs parce que je suis son « fidèle Bernard ».

« O mon seigneur, ô Jésus Christ ! Dieu vérita- « ble ! votre saint visage était donc ainsi ? » répond Dante.

Saint Bernard, les yeux fixés sur la reine du ciel (Chant XXXIIe) passe en revue les âmes qui sont autour de Marie.

Auprès d'elle sont Sarah, Rebecca, Edith, Ruth. Et depuis le septième degré jusqu'en bas succèdent des juives en traversant toute la rose. J'ai dit, chant XXXIe, que la Sainte Milice se montrait sous la forme d'une rose éblouissante ; elles sont le mur — les femmes juives — qui sépare du haut en bas les saints degrés, selon le regard que la foi a jeté sur le Christ. De ce coté où la fleur a toutes ses feuilles, sont ceux qui ort cru au Christ à venir; de l'autre coté ceux qui ont cru au Christ arrivé.

Bernard ne cite pas d'autre nom de femmes à l'exception de la prophétesse Anne, Mais il cite les grands patriciens de cet empire de justice et de piété. Il est cependant conséquent avec lui-même, soit avec ses principes qui sont ceux de saint Augustin. « Le roi par lequel ce royaume repose « dans un si grand amour et une si grande joie..... « en créant tous les esprits dans la joie de son « regard, les doua diversement de la grâce selon « son plaisir ». C'est la théorie de la grâce. Là où il

Digitized by Google

n'y a pas de liberté il n'y a pas de responsabilité, aurait répondu Abailard

Saint Bernard adresse à la Vierge une éloquente prière afin qu'elle accorde à Dante assez de force pour pouvoir porter ses regards plus haut, jusqu'à la suprême béatitude, les yeux que Dieu a aimés et respectés se fixant sur « *l'Orateur* » nous montrèrent combien ces prières ardentes avaient été agréées. « Dès ce moment ma contemplation » dit le poète « fut au-dessus de mes paroles ».

« Comme quelqu'un qui voit quelque chose en « rêve et qui, après le rêve n'en garde que l'impres- « sion et ne se souvient plus de rien, tel je suis, « car toute ma vision a presque disparu, et je sens « dans mon cœur la suavité qui naquit d'elle ; ainsi « la neige fond au soleil ; ainsi se dispersaient au « vent les feuillets de la sybille gravés sur des « feuilles légères ».

....

« Un seul instant a suffi pour effacer encore plus « ma vision que 25 siècles n'ont fait pour effacer l'en- « treprise qui fit admirer à Neptune l'ombre d'Argo » Par ces vingt-cinq siècles, il entend le temps qui s'est écoulé entre l'expédition des Argonautes et la date où il écrivait son poème. Cette date ne laisserait pas d'être incertaine, mais il est des commentateurs qui ne doutent de rien. Il porte enfin les yeux dans la profonde et transparente substance de la sainte lumière où il voit trois cercles de trois couleurs et d'une seule circonférence, l'un est réflété par l'autre, comme Iris l'est par Iris, et le troisième semblait un feu également sorti de l'un et de l'autre. C'est l'image de la Trinité. Dieu en trois personnes, à la fois « *triple* et *un* ».

Digitized by Google

« Ici les forces manquèrent à ma haute imagina-
« tion, mais déjà mon désir et ma volonté étaient
« mus comme une roue tournant d'une manière
« uniforme par l'amour qui meut le soleil et aussi
« les autres « *étoiles* ».

« *L'amor che muove il sole e l'altre stelle* ».

Ici se termine le poème, les trois cantiques de Dante. Quelle a été la portée de cette œuvre ? Quelle influence a-t-elle exercé sur ses contemporains et sur les évènements ? C'est ce qui me reste à examiner.

***

J'ai dit, au début de cette étude, citant notre grand historien Michelet, combien était sombre l'état du monde à la fin du XII^e^ siècle. Un mal profond travaillait le christianisme, et ce mal, comme au temps de Grégoire VII, n'était pas à la surface, il était au cœur.

Au XI^e^ siècle une réaction violente s'était produite dans l'Eglise, on s'en prit d'abord aux mœurs du clergé. C'est ce que Michelet appelle une épuration révolutionnaire de l'Eglise. Grégoire VII, alors qu'il n'était encore que le moine Hildebrand, avait fait déclarer par son prédécesseur Alexandre II, que le prêtre marié n'était plus prêtre. Elu pape il voulut opérer cette réforme ; grand émoi dans l'Eglise; les prêtres mariés résistent, ils déclarent qu'ils veulent garder leurs femmes, et renonceront plutôt à leurs bénéfices. Un moine, Pietro Damiani, que nous avons vu dans la planète Saturne (*Paradis*, chant XXI) parcourut l'Italie au milieu des menaces et des

Digitized by Google

malédictions, prêchant cette réforme, et dévoilant avec un pieux cynisme la turpitude de l'Eglise. Des prêtres mariés furent lapidés, d'autres mutilés. On vit un théologien enseigner « que les adversaires de « cette réforme étaient tuables sans difficulté ». La réforme prévalut. On alla jusqu'à dire que le monde était assez peuplé, et que le mariage — le mariage laïque — était un péché, au moins un péché véniel,

Cette réforme du clergé précéda et prépara la grande querelle des investitures. Etait-il admissible que la matière dominât l'esprit. De qui l'empereur tient-il le droit d'inféoder la terre aux évêques, de leur donner l'investiture ! Ce droit n'appartient qu'à Dieu ou à son représentant sur la terre, le pape. Dieu a mis dans le ciel deux grands luminaires : le soleil et la lune, qui emprunte sa lumière au soleil. Sur la terre, il y a le pape et l'empereur, mais ce dernier n'est que le reflet du pape. Je n'ai pas à raconter ici les péripéties de la lutte qui s'engagea. Henri IV dut s'humilier à Canossa. Le pape pardonna, mais la lutte recommença bientôt. Henri IV excommunié, après avoir vaincu les compétiteurs que le pape lui opposait à l'empire, pénétra en Italie et chassa de Rome Grégoire VII. Ce dernier dut se réfugier à Salerne à la cour du roi normand, Robert Guiscard. Il y mourut en disant ces paroles : « *J'ai suivi la justice et j'ai fui l'iniquité, voilà pourquoi je meurs dans l'exil.* »

La lutte continua sous les successeurs de Grégoire VII, Urbain II et Pascal II. Henri IV excommunié de nouveau eut à combattre ses deux fils, dont le dernier Henri V, quoique ayant été vaincu, le fit arrêter par trahison et le dépouilla de ses Etats. Errant et misérable, le vieil empereur se vit refuser par l'évêque de Spire un office de lecteur ou de

Digitized by Google

chantre. Il se retira à Liège où il mourut peu de temps après (1106). Son fils obéissant aux ordres du pape fit déterrer son cadavre qui resta cinq ans privé de sépulture. Couronné empereur, Henri V ne voulut pas abandonner le droit d'investiture contre lequel il s'était élevé pour détrôner son père. Anathématisé par Pascal II, il descendit en Italie, s'empara de Rome et en chassa le pape. Une diète tenue à Worms en 1122 concilia les parties par une transaction qui suspendit la question sans la terminer.

Cette lutte n'en avait pas moins été favorable à l'Eglise. La foi avait fait des miracles. C'est l'époque de la première Croisade. Vers la fin du XII[e] siècle la foi avait considérablement faibli. On discutait l'autorité et on discutait l'Fglise J'ai parlé de Joachim de Flore et d'Abailard. Ce dernier eut des continuateurs et des disciples. Aristote a envahi l'école. On se pose toutes les questions, on discute les dogmes. Un homme de Gap, Pierre de Bruys, parcourt le Midi et l'Aquitaine prêchant la réforme. Un nommé Vaux ou Valdus prêche le rationalisme dans les Alpes aux environs de Grenoble et de Lyon. L'élève d'Abailard, Arnaud de Brescia révolutionne Rome dont il chasse le pape Eugène III et y établit la République qui dura dix ans. Arnaud est avec Abailard et saint Bernard une des grandes figures du XII[e] siècle. Il avait embrassé l'état monastique et saint Bernard, qui était son adversaire, disait de lui: « Il serait à souhaiter que sa doctrine fut aussi pure « que sa vie. Si vous connaissiez cet homme, il ne « mange ni ne boit. Comme le diable il n'a soif que « du sang des âmes. » Arnaud fut brûlé à Rome en 1155.

Ce mouvement de réforme est général au XII[e]

Digitized by Google

siècle, mais il se présente sous des aspects bien différents selon les lieux et selon les climats. Sur le Rhin, les mystiques, dans les Flandres, les Béguines. Les Vaudois qui appartiennent à l'Eglise de Lyon et disent rester fidèles au christianisme primitif, demandent à se séparer de l'Eglise. Chassés et proscrits, ils se réfugièrent dans les montagnes.

Cette situation était particulièrement délicate, surtout dans le Midi, dans ce Languedoc dont Michelet dit que c'était à cette époque le carrefour des peuples. Toutes les races y étaient confondues : Ibères, Celtes, Latins, Juifs et Arabes. Narbonne avait été longtemps la capitale des Sarrazins dans le Midi. Montpellier avait plus de rapports avec Salerne qu'avec Rome, et les nobles du pays épousaient facilement les filles des nobles familles Sarrazines. La foi s'affaiblissait d'un côté, et d'un autre côté la tendance séparatiste que je viens de signaler dans l'Eglise de Lyon, prenait dans le Midi une tournure dangereuse pour l'unité de l'Eglise. Il est à remarquer, en effet, que les Albigeois, — on les appelait ainsi depuis un Concile tenu à Lombers (diocèse d'Albi) en 1165, — professaient les mêmes doctrines que les Vaudois. Comme ceux de l'Eglise de Lyon, ils se réclamaient du christianisme primitif. Dans un livre qu'il a publié en 1860 sous le titre « Les Descendants des Albigeois et des Huguenots » le baron de Portal, de la famille de notre distingué confrère de Palerme, *il cavaliere Emmanuele Portal* (1) dit que la foi religieuse de cette secte est résumée dans deux vers d'un poème de littérature

(1) Cette famille de Portal, originaire de Toulouse, a joué un rôle considérable dans l'histoire de cette époque. Un de ses membres *Oldric* de Portal était capitoul en 1204. On sait ce

Digitized by Google

religieuse très connu à cette époque, « la noble Leçon « *Nobla Leyeson* » :

« *Si Xrist volen amar et segre sa doctrina,*
« *Nos convent de velhar e legir l'Escriptura.* »

Ces deux vers contiennent en germe la réforme que réalisèrent plus tard Luther et Calvin.

On voit combien était grand le danger et la situation difficile pour l'Eglise. Les papes qui depuis Grégoire VII en acceptaient la responsabilité, ne voyaient pas sans inquiétude qu'on sapât dans sa base, c'est-à-dire dans le dogme, non seulement leur autorité, mais l'autorité de l'Eglise. Le danger de cette situation fut compris par Innocent III, élu pape en 1198.

Comment il para à ce danger ? Je l'ai dit tout à l'heure à l'occasion de la rencontre par Dante dans la sphère du soleil (*Paradis*, chants XI^e^ et XII^e^) des âmes de François d'Assise et de Dominique. La fondation de l'ordre des *Franciscains* et des *Dominicains* qu'il encouragea et règlementa furent le premier un dérivatif et le second un préservatif. Au moyen de ce dernier, de l'Inquisition, dans lequel il faut voir l'organisation de la police ecclésiastique, l'Eglise a désormais l'œil ouvert sur les consciences. En même temps Innocent III prêchait et organisait la Croisade contre les Albigeois. Cette Croisade qui n'eut pas pour seul mobile les intérêts

---

qu'étaient les capitouls. Ils avaient en leurs mains la justice et la puissance militaire.

De grand noblesse pren titoul
Qui de Tholose ès capitoul.

dit un vieil adage.

Digitized by Google

de l'Eglise, mais aussi la cupidité de nombre de barons du Nord, — cupidité que l'Eglise sut encourager — désireux d'arrondir leurs fiefs, et de s'enrichir des dépouilles de ceux qu'ils massacreraient. J'ai dit que Michelet avait qualifié cette époque, l'an 1200, la plus sombre de notre histoire, le 93 de l'Eglise, la *Terreur*. Innocent III mourut en 1216, mais ses successeurs, Honorius III et Grégoire IX, suivirent sa politique. Je citerai de Grégoire IX cet extrait d'une bulle qu'il adressa en 1228 à l'Université de Paris. Certains professeurs de l'Université voulaient joindre à l'étude de la théologie l'étude de quelques auteurs païens, lettres grecques et latines. Le pape écrivit : « .... Nous vous commandons et vous or-« donnons par ces présentes, d'abdiquer une telle « folie, et d'enseigner désormais la théologie dans « toute sa pureté, sans aucun ferment de science « mondaine, n'adultérant point la parole de Dieu « par les fictions des philosophes. » L'ordre fut si rigoureusement suivi, nous dit l'auteur de l'*Historia universitates*, qu'en 1253, on ignorait à l'Université de Paris jusqu'aux noms de Virgile et de Cicéron. Les résultats de cette politique, on les devine. Un voile épais se répandit sur le monde et particulièrement sur la France. En 1200, le premier des peuples a dit Michelet, en 1300 le dernier.

Combien nous voilà loin de la doctrine de Joachim de Flore, cette doctrine qu'enseignait l'Université de Paris et dont Jean de Parme disait qu'elle était supérieure à celle du Christ : « *Quod doctrina Joachimi excellit doctrinam Christi.* » « Le premier « âge », avait dit Joachim, « est un âge d'esclaves, « le second d'hommes libres, le troisième d'amis. « Au premier les orties, au second les roses, au « troisième les lys. « Tout mûrit », avait-il dit encore,

Digitized by Google

et la justice aussi. En son berceau elle ne fut que *nature* et *crainte*. La loi et les prophètes ont été son enfance ; l'Evangile sa jeunesse ; le saint Esprit lui donnera sa maturité.

C'est du mysticisme sans doute, mais combien généreux et combien bon ; doctrine attendrissante ; le troisième âge est un âge d'amis. Dante avait rêvé de cet âge ; il voulait y conduire le monde ; il se trompa de chemin ; le monde d'ailleurs n'entendit pas sa voix.

Combien était mal préparé le terrain sur lequel il allait travailler, nous venons de le voir par le court résumé historique que je viens de faire. L'Italie en proie aux guerres civiles, malgré une culture intellectuelle plus avancée, n'avait pas le temps de lire. Florence que Dante aime par dessus tout, est livrée aux banquiers et à l'usure ; ceux qui lisent ne comprennent pas le sens caché des attaques souvent violentes auxquelles il se livre contre l'objet de son culte. Il le leur a dit cependant :

« *O voi ch' avete gl' intelletti sani,* » (*Enfer*, chant IX). O vous dont l'intelligence est saine, cherchez à comprendre le sens caché de mes vers. » L'histoire nous dit que pendant de longues années la *Divine Comédie* ne fut lue que d'un petit nombre et qu'elle n'exerça aucune action ni sur la politique, ni sur les mœurs. Or, la politique et les mœurs c'est uniquement ce que Dante veut réformer. Il ne s'en prend pas aux institutions, aux croyances, il s'en prend aux hommes. Il flétrit et fustige ceux qui ont pour mission de guider et d'enseigner le peuple ; mais cela suffisait-il ? Il a la foi de son époque ; il est respectueux du dogme et voudrait, comme Thomas d'Aquin, allier la foi à la raison. Il veut bien réformer les mœurs mais en se

Digitized by Google

maintenant dans le cadre de tout ce que l'Eglise enseigne. Aussi ne pourra-t-il pas sortir du cercle dans lequel il s'est volontairement enfermé, et son rêve d'Eglise universelle et de monarchie universelle est une conception du Moyen-Age que le système féodal, alors en vigueur, pouvait justifier, mais qui repose exclusivement sur le principe d'autorité, principe incompatible avec le progrès humain, avec la liberté et la dignité de l'homme. Ce rêve ne devait pas, ne pouvait pas se réaliser.

L'œuvre de Dante n'en restera pas moins éternelle. « Le poème sacré auquel ont mis la main le « Ciel et la Terre », peut être considéré, ainsi que l'a dit Alfred Mézières, comme l'épopée des peuples chrétiens ; il a atteint le sommet du rêve et de l'inspiration chrétiennes, et il restera comme le monument impérissable d'une époque troublée dans ses aspirations et dans ses croyances, et qui, malgré tout reste stationnaire, recule même parce qu'elle ne sait pas vouloir.

L'ordination du poème est admirable. Qn'on descende ou qu'on s'élève, le poète a tout prévu, et partout il a ménagé les effets. Il y a cependant plus de merveilleux dans cette œuvre que dans toutes les épopées antiques. Il a eu la vision de splendeurs que l'imagination peut à peine concevoir. De sphère en sphère et de degré en degré l'admiration qu'on croit épuisée ne cesse de grandir. On en arrive au point que les forces manquent et que la plus haute imagination est impuissante à décrire ce qu'on voit et ce qu'on éprouve. Et toutes ces magnificences, toutes ces merveilles, toutes ces splendeurs sont réservées aux élus, c'est-à-dire à ceux qui ont cru à l'enseignement de l'Eglise. Avant Jésus-Christ personne n'était sauvé. Le Paradis était vide. Les

Digitized by Google

âmes des trépassés dont le jugement était réservé restaient dans les limbes (premier cercle de l'enfer). C'est de ce cercle que Jésus-Christ tire les ombres d'Adam, Abel, Noé, Moïse, etc. Nul ne va au père que par le fils avait dit saint Paul. Ce n'est pas tout le christianisme sans doute, mais c'est son fondement le plus solide. Pourquoi l'Eglise ne se contenterait-elle pas de cette part magnifique que lui fait Dante? Jésus n'a-t-il pas dit que son royaume n'était pas de ce monde. Mais Dante aura beau entasser merveilles sur merveilles, il aura beau offrir aux âmes naïves toutes les splendeurs de l'au-delà que l'imagination peut rêver, ces âmes resteront fidèles aux enseignements de l'Eglise, comme l'Eglise reste fidèle à son idéal de domination dans le monde, cet idéal qu'a défini Grégoire VII. Le pape est le soleil, et les nations et ceux qui les gouvernent doivent tourner dans son orbite.

(Novembre 1900).

E. PAGÈS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A MADAME MATHIEU-GOIRAND

Habent sua fata libelli !

Madame, rassurez-vous, rien dans ma pensée ne me sollicite à vous adresser une épître en vers latins; j'en suis de toute façon incapable. J'ai simplement voulu vous dire que les hommes comme les livres avaient leurs destinées et qu'elles ne furent pas sans injustice pour votre père.

C'est sans doute parce qu'il avait, ce que le monde pour sa commodité appelle des travers : des convictions, de la franchise, de l'inclination au juste, de la commisération aux souffrances, de l'empressement à rendre service, l'amour des livres, ces compagnons de toutes les heures, des sombres surtout. Simple d'allures, il se vêtissait avec une négligence que j'ai toujours combattue, et..... il fumait sa pipe dans la rue.

Mes instances à l'engager à se costumer avec élégance, à fumer des londrès étaient paroles si perdues que j'en étais arrivé à les garder pour mon compte.

J'ai continué de vivre à côté de ces défauts; même, par un de ces effets d'attirance que produit l'habitude, j'avais un instant songé à les dévoiler et à montrer sous son vrai jour, au public qui la connaît

Digitized by Google

mal, cette figure intéressante par son originalité et sa place dans une évolution sociale qui s'achève et une ère qui commence.

Dans ces dispositions, à travers les brumes des années écoulées, le passé surgissait tantôt fulgurant, tantôt chatoyant, si semé d'aventures, d'anecdotes, d'incidents, que c'était une vraie joie d'y revivre, et plus c'était loin plus c'était beau.

Décidément autrefois valait mieux qu'aujourd'hui.

Je sais, Madame, je devine au regard de vos yeux, au sourire de vos lèvres..... ce n'étaient pas les bifteaks qui étaient meilleurs, c'étaient les dents! Va pour les dents! Comme qu'il en soit, il y avait quelque chose de meilleur et permettez à votre serviteur de s'en souvenir.

Convenons d'un accommodement à l'amiable : de me laisser le passé, je vous laisse l'avenir ; ces deux modes du temps, copieux en illusions, se touchent par bien des points, l'un n'existant plus, l'autre pas encore, et tous deux ennemis du présent qui est mal par cela seul qu'il est.

Ainsi j'allais, j'allais; il a suffi d'un rien pour calmer l'élan et tuer dans l'œuf le rêve. L'influence des riens sur les évènements est vertigineuse, je vais vous raconter le mien dans ses intimes détails.

Dans le récit des faits, gestes, paroles dont j'avais été témoin, confident ou acteur, je ne pouvais complètement m'éliminer ni mettre le voisin à ma place. Le public, comme c'était son devoir, n'aurait pas manqué cette occasion de s'écrier : « Sylvestre nous la baille belle, sous le couvert de Goirand il nous colle son autobiographie. »

Madame, de ces considérations il ne se dégage

Digitized by Google

qu'un fait : que les morts ont tort, que les vivants qui ont le culte du passé sont de plus en plus rares, que je me sens classé parmi eux — (car en toute franchise ma crainte de l'opinion, avec l'insouciance que j'ai toujours eue d'elle, est une excuse difficile à digérer) — et que, sans une généreuse initiative, le silence se faisait sur la mémoire d'un homme dont tout le souci avait été de révéler aux fils oublieux les vertus de leurs pères.

Enfin, tout va bien qui finit bien. M. Delfieu s'est chargé de combler la lacune et il a accompli sa tâche avec un rare bonheur.

Je lisais ces jours-ci les pages qu'il a consacrées à votre père ; j'en ai tiré un soulagement de mon oubli, dans la pensée qu'il m'eût été impossible de faire aussi bien.

Dans sa concision biographique, l'auteur a su montrer qu'il avait une profonde connaissance de son sujet. De son récit net, correct, sympathique, de la plus grande impartialité, le portrait de votre père se dégage dans toute sa personnalité, et c'est bien là le buste de Jean Goirand. Tandis que je serais allé, selon mes piètres habitudes, sans date, sans méthode, inégal, broussaillant, riant, frondant, m'accrochant à tout pour n'aboutir à rien, moitié patois, moitié français : du fouillis.

Que des côtés, nécessairement négligés dans une notice biographique pour une société scientifique, eussent mieux apparu, c'est possible, mais ils n'auraient jamais contre-balancé l'œuvre de M. Delfieu.

De ces histoires, je m'en raconte journellement à moi-même — une façon de se rajeunir ; — il y en a

Digitized by Google

dans le nombre qui caractérisent si profondément l'homme !

Votre mémoire a pu garder des vestiges de souvenir de l'affaire Bondurand, une haute conception municipale, au travers de laquelle votre père se mit, entraînant à sa suite deux propriétaires de la rue Docteur Serres ; les autres assistaient à gueule bée. Des groupes même allaient à dire : ce Goirand est incorrigible ! toujours en révolte contre les autorités constituées, jamais du côté du manche ! ce qui est le *b-a-ba* des vertus bourgeoises ; après tout de quoi se mêle-t-il ?

Le maire, contrarié dans son dévoûment à la cause publique se dit : « Toi, je te la revaudrai ! » et dans son âme de bon magistrat se leva la pensée de contester la légitime propriété de l'emplacement sur lequel est établie la véranda du café Gambrinus. Le contribuable n'en est pas à un procès de plus ou de moins, il en a bien vu d'autres ! Il manda son secrétaire général et lui tint à peu près ce langage : « Citoyen secrétaire, vous me chercherez et me trouverez dans les archives toutes les pièces, vous entendez, toutes celles qui ont trait à la famille Goirand dans ses rapports avec la Ville dont je suis le représentant, rompez ! »

La première condition d'un bon employé étant l'ignorance de ce qui constitue son emploi, on se mit à chercher, mais on ne trouva pas.

Le secrétaire était dans ses petits souliers ; qu'allait penser le supérieur qui ordonnait qu'on trouvât ? Un tas de paperasses grignotées par les rats, moisies par l'humidité, il n'y avait qu'un homme capable de s'y reconnaître et une idée lumineuse

Digitized by Google

lui vint : de s'adresser à son obligeance. C'était bien un peu glissant puisque c'était justement l'adversaire, mais la nécessité.....

Quelques jours après, votre père, au courant de ces menées, apportait au citoyen secrétaire, parfaitement annotés, datés, étiquetés, classés, les renseignements objet de la demande.

Et le citoyen maire?

Le citoyen maire qui avait dégaîné y fut pour rengaîner.

Une après-midi nous allions au mazet du Grès, devisant comme deux sages que nous étions, de politique, de philosophie, de littérature.....

A la hauteur de la villa Raimond nous fûmes accostés par un chemineau qui devait appartenir à l'aristocratie de cette classe honorable. C'était quelque temps après la Commune, il sollicita notre obole avec le cliché de rigueur: ouvrier sans travail. Goirand, qui était très donneur, mit la main au gousset; à ce geste, la figure de l'individu s'éclaira, et dans l'espoir de grossir l'aumône il crut devoir nous prévenir que nous n'avions pas affaire à un communard. A cette déclaration, la main de Goirand avec la pièce rentrent dans sa poche; en même temps il lui donne l'adresse d'un habitant de la ville, dont je laisse le nom au bout de ma plume. « Allez, mon brave, là vous pourrez vous vanter d'être un Versaillais », et ce fut pour le restant de la journée un sujet de profondes méditations ajouté à tant d'autres.

Il avait des ingénuités, des distractions de chercheur préoccupé d'une idée fixe, qui l'amenaient à commettre des impairs dont il s'avisait une semaine

Digitized by Google

après. « Je crois, me disait-il, quand il me contait certaines de ces aventures, que j'ai mis les pieds dans le plat ».

Quand il était conseiller général, un collègue bien stylé proposa de souscrire à la statue de Gambetta. Goirand riposta par une souscription à une statue à Proudhon. Une statue à l'auteur de *Dieu c'est le mal! la propriété c'est le vol!* au partisan du crédit gratuit! les collègues crurent d'abord avoir mal entendu, puis à une mauvaise plaisanterie, décidément à un accès de fièvre chaude. Le beau, c'est qu'il nageait dans ces tumultes comme un poisson dans l'eau. Il trouvait la souscription destinée à la statue Proudhon aussi fondée que celle relative à la statue de Gambetta.

Divers autres incidents de sa vie politique ne sont pas moins caractéristiques que celui-là, je les passe, ils m'entraîneraient trop loin. Mais j'aurais le regret de ne pas vous raconter l'histoire d'une légende où je fais ma petite partie.

Quand j'écrivais (que c'est loin! que c'est loin!), il m'arrivait d'avoir besoin de documents qui me permissent une juste appréciation des hommes et des évènements qui étaient l'objet de ma publication. J'ai toujours vécu au jour le jour, sans souci de l'offensive et de la défensive, je n'ai pas de mémoire et j'aurais souvent été pris sans vert si je n'avais eu les ressources des réserves inépuisables de Goirand, qu'il mettait à ma disposition. Il est inutile d'ajouter que leur emploi était mon affaire.

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

Digitized by Google

C'était une belle occasion à ne pas lâcher d'affirmer que je subissais les suggestions de Goirand, en beau langage, que ma main tenait la poignée de l'épée dont il dirigeait la pointe. Et la légende était si bien accréditée que ceux qui l'avaient forgée étaient les premiers à la croire. C'est si vrai qu'une personne, morte aujourd'hui, dont le fils a joué un rôle politique, un jour d'élection que je passais sur le Quai-Neuf, m'accosta avec ces paroles : « Ce n'est pas à vous, M. Sylvestre, que nous aurions raison de nous en prendre, c'est à ce Monsieur », et sa main, noblement tendue, désignait votre père. Le curieux, c'est que non-seulement il ne me poussait pas mais me retenait par ses observations, même par de légères retouches quand je le priais de corriger mes épreuves, une de mes aversions!

Votre père, facilement emporté dans la discussion, était très mesuré la plume à la main. Il se contentait d'assommer son adversaire avec la massue de ses documents. Deux fois seulement, si ma mémoire me sert, il s'est départi de cette règle : contre le baron Dhombres, candidat au conseil général pour le canton de Vézénobres, et dans sa polémique avec Soulier, ancien maire d'Anduze, au sujet de la publication qu'il fit paraître sur l'Insurrection dans le Gard contre le coup d'Etat de 1852; ces messieurs durent sentir le coup de boutoir.

Si, il m'a suggéré une fois l'idée d'entreprendre l'histoire des *Mazets d'Alais* qui eut une fin précoce et lamentable. Mais, lui répétais-je à satiété, je n'ai sur aucun l'ombre du plus vague document. « Je m'en charge » me répondit-il, et je commençai cette histoire fantastique dans laquelle il n'était pas plus

Digitized by Google

question de mazets que du grand Turc. J'en étais au 20me feuilleton, ou à peu près, de ma préface, qui paraissait dans l'*Aigle des Cévennes*, à ce moment perché chez Madame Veirun, qui trouvait ma préface un peu longue malgré mes assurances que j'en étais presque à la moitié. Un jour, jour néfaste, elle refusa ma copie en me reprochant que j'étais la cause des désabonnements qui tombaient comme grêle et je fus, sans autre forme de procès, remplacé par le *Bracelet de Corail*. Après ce débarras le tirage de l'*Aigle* monta comme un ballon sans lest.

Quand je vous disais : *Habent sua fata libelli!*

Et les bonnes séances dans le cabinet de votre père, je ne puis cependant les passer sous silence; il me semble que c'est hier et que ça va recommencer demain.

J'ai vu dans cette pièce défiler des hommes de valeur, et aux périodes électorales, de plats candidats.

Sur les bords de la table, des livres, des journaux; trônant au beau milieu, jaune, déchiqueté, déformé, étique, la chose vénérée et sacrée : un volume des archives de sa bonne ville d'Alais, en Languedoc, — quelques fois deux.

Penché sur les pages ouvertes, la loupe à l'œil, après ses recherches, le maître de céans.

On rentrait, on sortait, on lui parlait même, rien ne l'arrachait à ses méditations. Un régiment de cuirassiers eût passé à fond de train qu'il ne se serait pas douté qu'il y eut un monde en dehors de celui qu'il fouillait jusqu'aux moelles.

Les heures coulaient douces à causer, à lire, à écouter. De Molière à Lamartine, de Chénier à

Digitized by Google

Musset, de Musset à Victor Hugo, de l'*Ode à la Malibran* à Rachel, de Rachel à Lablache, à Nourrit, à Duprez, à cette pléïade de grands acteurs qu'il avait entendus lors de ses années d'étudiant à Paris.

Souvent il me récitait des passages de *Phèdre* ou d'*Hermione* avec les intonations de Rachel ou bien revenait à Molière, avec *Tartuffe* ou Célimène du *Misanthrope*;.... puis nous allions à la Mairie, parce qu'il avait besoin pour ses études d'un document qui devait se trouver dans un registre de l'an 1763, et nous partions à la conquête du sacré volume comme les Argonautes à celle de la Toison d'Or.

Votre père était la terreur des ronds-de-cuir dont il dérangeait les indolentes habitudes, surtout s'il arrivait à l'heure de la cigarette ou de toute autre distraction. Il faut bien leur rendre cette justice, ils le lui rendaient du mieux qu'ils pouvaient en mauvaise volonté, au point de croire que c'était une consigne.

En lisant le travail de M. Delfieu, je voyais sortir de l'ombre et venir vers moi les figures disparues de ceux qui avaient conservé le culte du sol natal et le respectueux attachement aux mœurs des ancêtres :

Cartairade, qui m'arrivait de cinq en quatre, comme une feuille poussée par un vent d'automne, naïf qui s'imaginait que c'était arrivé.

Mes théories littéraires le déconcertaient. Pourquoi faites-vous des vers de treize pieds? me disait-il. Parce que j'en fais de onze et que les deux font la paire. Il ne comprenait pas.

César Fabre. Avec lui les rôles changeaient; c'était moi qui était démonté par sa malicieuse bonhomie.

Digitized by Google

Sceptique, charmant causeur, aimant les contes gras à la Brantôme : « J'ai connu une honneste dame du Quercy, qui..... » Raffiné d'art et de littérature, se laissant doucement vivre, un rat dans son fromage, un moine de l'abbaye de Thélème, le plus aimable poltron que j'ai connu. Régulièrement il passait ses après-midi assis près du bureau de tabac de la place de la Mairie, souriant dans la fumée de sa pipe. Si je passais, il m'offrait une chaise, un cigare de dix centimes et la conversation commençait par quelques-unes de ses fines plaisanteries; il me contait des anecdotes. Une bonne est celle qui concerne Tascher de la Pagerie, candidat sous l'Empire dans l'une des circonscriptions du Gard, le Vigan.

Pendant une tournée électorale — c'était, je suppose, en juin — les mûriers taillés, Tascher jugea à propos de verser quelques larmes sur leur mort.

Fabre le désabusa avec tous les ménagements que lui fournissait la souplesse de son esprit. A partir de ce moment, Tascher enseigna aux paysans des Cévennes l'art d'élever les vers et de tailler les mûriers.

Généralement je le quittais avec des phrases telles que celle-ci : « Souvenez-vous, mon pauvre Fabre, que nous dansons sur un volcan et que le flot révolutionnaire monte, monte toujours! »

A ces déclarations lancées avec des éclats de rire, Fabre regardait à gauche, à droite, comme craignant un danger imminent, puis : « Votre horoscope, mon brave Sylvestre, est facile à tirer, vous mourrez sur la paille humide des cachots. » — Tiens! vous vous rencontrez avec Goirand qui prétend que si nous

Digitized by Google

allons à Cayenne, ce sont les républicains qui nous y enverront.

Le 12 du mois de juin de 1898, une foule nombreuse accompagnait un cercueil.

C'était celui de J.-P Goirand.

Et le dernier des Alaisiens avait vécu.

SYLVESTRE.

Alais, Septembre 1901.

Digitized by Google

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

JEAN-PIERRE GOIRAND

Avocat

Membre Honoraire de la Société Scientifique et Littéraire d'Alais

Décédé le 10 Juin 1898

Dans le mouvement de décentralisation qui se poursuit depuis quelque temps pour le plus grand bien de l'humanité, rien ne mérite d'être encouragé comme le soin jaloux que prennent les cités à conserver pieusement le souvenir de ceux de leurs enfants qui les ont le plus aimées, le plus illustrées et le mieux servies.

Si parmi ceux de notre ville il en est de plus en vue que celui dont j'ai à cœur de vous entretenir, il n'en est pas assurément ayant eu pour elle un plus profond attachement, un plus grand souci de ses intérêts et une plus touchante vénération pour toutes ses gloires locales, dont la mise en lumière a été l'objet constant des trente dernières années de sa vie.

J'ai nommé Jean-Pierre Goirand, qu'en juin 1898 la mort a ravi à l'affection de sa famille et de ses amis, et à l'œuvre d'historien local à laquelle il

Digitized by Google

s'était voué avec autant d'ardeur que de désintéressement et de succès.

Dans le cosmopolitisme moderne des choses et des gens, appréciable à bien des égards, s'efface de plus en plus l'originalité individuelle de certains caractères qui, par leur tournure, leur manière d'être et leur ensemble de qualités et de défauts, constituent, dans une ville, ces personnalités marquantes, connues de tous, et en général parfaitement appréciées.

De ce nombre est Jean-Pierre Goirand, dont la plupart d'entre vous ont déjà évoqué le franc-parler et le radicalisme politique et moral.

Il naquit le 5 août 1822, d'une très ancienne famille originaire de Massillargues (1), et que les circonstances avaient amenée à Alais au siècle précédent.

Le libéralisme dont il a toujours fait preuve, était une vertu domestique qui, dans cette famille, allait, dès le berceau, d'une génération à l'autre. C'est ainsi que M. Jean Goirand faisait d'un de ses meilleurs souvenirs d'enfance, celui où à l'âge de huit ans ses parents lui avaient fait confectionner, à sa grande joie, un costume complet de garde national, lors de la Révolution de 1830 et du rétablissement de cette milice civique, alors commandée à Paris par Lafayette.

Après de sérieuses études classiques, d'abord au collège d'Alais, puis au lycée de Nimes, il entra à la Faculté de Droit de Paris d'où il sortit, en 1845, avec un diplôme dont il aurait pu se servir pour entrer dans la magistrature, si sa foi politique et l'indépen-

---

(1) Ager Massiliæ (champ de Marseille). Le nom de Goirand, comme l'indique Mistral, dans le *Trésor du Félibrige*, est d'origine Grecque et ne se retrouve que dans les anciennes colonies phocéennes des bords de la Méditerranée.

Digitized by Google

dance de son caractère ne lui eussent fait un devoir de subir l'Empire plutôt que de lui jurer appui et fidélité.

En 1848 il fut nommé premier adjoint au maire de la ville d'Alais, lors du Gouvernement provisoire, et peu après, aux élections législatives, porté comme candidat, dans le Gard, sur la liste du Comité central de Paris.

Vers la fin de l'Empire, dès que la lutte fut possible, M. Goirand et quelques-uns de ses amis résolurent de réveiller l'opinion publique terrorisée, surtout dans notre région houillère, et pour cela, firent appel au républicanisme connu et éprouvé de M. Jules Cazot, qu'ils présentèrent à la députation aux élections de 1868. C'eût été téméraire de s'attendre, dès cette première fois, à un plein succès; mais le courant démocratique se fit jour et alla en s'accentuant, comme le mentionne M. Goirand lui-même dans un discours électoral de 1880, en ces mots :

« Les campagnes, à partir de ce moment, comprenant « qu'elles pouvaient être maîtresses de leur sort, sortirent « enfin de leur torpeur et marchèrent au scrutin sans « plus se laisser intimider. C'est alors que nous commen- « çames dans notre circonscription, avec Cazot, ces cam- « pagnes électorales qui eurent un si grand retentisse- « ment, et dont le souvenir est encore gravé dans la « mémoire de tous ».

La France, enfin délivrée du baillon qui l'étouffait, se ressaisit dans sa crise douloureuse de « l'année terrible », comme elle sait se ressaisir et se relever aux heures les plus tragiques de son histoire.

Dès la proclamation de la République, M. Goirand fut appelé à la Mairie pour faire partie de la Commission municipale.

Digitized by Google

Après la guerre de 1870, il se jeta encore maintes fois dans la mêlée politique, non pour son compte personnel, mais toujours pour soutenir, de commune en commune, dans des élections locales, les candidats qui lui parurent devoir le mieux représenter le parti républicain. Que de discours ne prononça-t-il pas à cette époque, soit dans des réunions électorales ou des banquets démocratiques, soit sur la tombe d'un citoyen regretté !

Chacun sait qu'en 1881 et plus tard en 1885, 1889 et 1893, il accompagna son ami M. Desmons dans toutes les localités de la première circonscription d'Alais, et soutint sa candidature avec autant de dévoûment que d'énergie.

On se souvient encore de cette grande manifestation républicaine organisée avec tant de succès par ce vaillant citoyen, qui conservait précieusement comme de chers souvenirs et de vrais titres de noblesse démocratique toutes les lettres et adhésions qui lui furent adressées à cette occasion par tous les hommes politiques éminents auxquels, en cette circonstance, il avait fait appel au nom du Comité de la Démocratie radicale dont il était le président. A ce banquet de 300 couverts dressé le 10 septembre 1882 sous les ombrages du Pré-Rasclaux, assistaient, avec les délégations de plusieurs communes environnantes, maints représentants de la presse parisienne et régionale, qui en firent tous des comptes-rendus fidèles et élogieux. Des discours remarquables y furent prononcés par les députés Desmons, Tony Révillon, Clovis Hugues, Gaillard, etc. Cette fête républicaine se termina, le soir au théâtre, devant une salle bondée de spectateurs charmés et enthousiasmés qu'y avait attirés la double conférence de

Digitized by Google

M. Tony Révillon sur « la Marseillaise » et de Clovis Hugues sur « la Poésie ».

Aux élections municipales de janvier 1881, J. Goirand fit partie de la nouvelle municipalité, et la même année, les électeurs du canton de Vézénobres, ayant pu constater quel citoyen sûr, éclairé et désintéressé il était, le choisirent pour les représenter au Conseil Général en remplacement de M. Desmons qui venait d'être élu député et qui, fidèle au vieux programme républicain, était opposé au cumul des fonctions électives.

La presse républicaine locale le recommandait en ces termes aux suffrages des électeurs:

« Le canton de Vézénobres est appelé à élire un « conseiller général en remplacement du citoyen Desmons.

« Avant-garde reconnue de la démocratie radicale, cette « vaillante population ne saurait choisir pour la défense « de ses intérêts, un plus digne successeur au Conseiller « sortant que M. Goirand, avocat, conseiller municipal « d'Alais, que le *Midi Républicain*, fidèle à son pro- « gramme, se fait un devoir de recommander à ses suf- « frages.

« Le citoyen Goirand n'est pas un inconnu : candidat « à la députation en 1848, le Gouvernement provisoire de « cette époque le nomma Adjoint au Maire d'Alais, et en « 1870, il retournait à la mairie comme membre de la « Commission municipale.

« Sous l'Empire il a été un de ceux qui n'ont jamais « plié devant le despotisme, un des plus ardents pionniers « des idées républicaines dans l'arrondissement d'Alais, « ne se laissant jamais abattre ni décourager, il a toujours « et partout prêté le concours de son éloquente et patrio- « tique parole dans des époques difficiles. En 1866 il par-

Digitized by Google

« court, en compagnie des citoyens Auguste Théroud, « Marron et Lisbonne, les moindres localités du canton « ouest d'Alais, pour faire réussir la canditature de Numa « de Laroque, verrier, contre celle du candidat officiel.

« En 1868 et 1869 on le voit en compagnie de M. Cazot, « portant l'espérance aux généreuses populations des « campagnes, comme aux plus humbles soldats de l'in- « dustrie. Il était de cette phalange qui a sonné le réveil « à Salindres, Bessèges, Molières et la Grand'Combe.

« En 1876 et 1877 il créa à Alais ces conférences popu- « laires auxquelles toute la presse républicaine s'intéressa.

« Aux élections municipales du 9 janvier 1881 le parti « radical, à peine affirmé, l'imposait aux électeurs.

« Comme délégué cantonal et comme président de la « société du *Sou des Ecoles laïques*, il a rendu d'impor- « tants services à l'instruction du peuple, dont il est la « plus pure incarnation.

« En 1880 il contribua puissamment à la démolition de « la dernière bastille cléricale alaisienne, en enlevant le « siège de Conseiller général au baron d'Hombres.

« Ces titres, que nous exposons simplement et sans « autres commentaires, nous paraissent plus que suffi- « sants pour que nos suffrages soient acquis au digne « candidat du radicalisme, le citoyen Jean-Pierre Goi- « rand ».

Et ailleurs, dans *la Fraternelle*, malgré l'opposi- sition absolue d'opinion, cette candidature fut ainsi annoncée :

« Plusieurs candidatures se sont déjà produites pour le « siège de Conseiller général du canton de Vézénobres. « mais la plus sérieuse est, sans contredit, celle de M. « Goirand, avocat, membre du Conseil municipal d'Alais, « et si ce n'était la barrière politique infranchissable qui

Digitized by Google

« nous sépare, nous ferions des vœux pour son succès.
« En effet, nul mieux que M. Goirand ne peut occuper
« sérieusement ces fonctions et rendre des services signa-
« lés au Conseil général : Travailleur infatigable et répu-
« blicain de principes, il appartient à cette phalange de
« vrais et vieux républicains, qui, par leur fermeté en
« même temps que par la sagacité avec laquelle ils pro-
« cèdent, comptant toujours avec l'esprit des populations
« et cherchant à faire leur part, se concilient de nom-
« breuses sympathies ».

En répondant à l'appel du canton de Vézénobres, M. Goirand donna sa démission d'archiviste départemental, fonctions que M. Cazot, qui connaissait ses goûts d'historien, l'avait amicalement engagé à accepter.

Sa nomination à ce poste avait été on ne peut mieux accueillie, comme en témoigne *l'Union Républicaine* de cette époque, qui s'exprimait en ces termes :

« Tous ceux qui s'intéressent à nos archives penseront,
« comme nous, que l'on ne pouvait faire un meilleur
« choix. Les études auxquelles s'est consacré notre compa-
« triote, l'ont depuis longtemps familiarisé avec ces pré-
« cieux documents de notre histoire locale. Ses nouvelles
« fonctions lui permettront de continuer ses intéressantes
« recherches sur le Languedoc et son histoire ».

En effet, M. Goirand, en admirateur des grands hommes de la Révolution, tout en bataillant pour le triomphe des principes républicains, consacrait aussi ses loisirs, souvent même ses veilles, à faire revivre, à l'aide de laborieuses recherches, l'histoire locale de cette grande époque.

Digitized by Google

C'est ainsi que son affection pour notre ville, pour lui comme pour les J.-B. Dumas, les de Lafare, les Cartayrade, les César Fabre, les de Sauvage, les Duclaux-Monteils, etc , *soun Alès tant pouli, soun Alès tant aima*, cette affection, dis-je, jointe à son goût de bibliophile et d'érudit, l'amena à fouiller les archives de plusieurs communes du département pour y trouver et y compulser d'intéressants documents qu'il a publiés en plusieurs séries.

Un homme de lettres de notre pays, M. Prosper Castaigner, en a dit ceci, avec autant d'exactitude que de compétence :

« Sous le titre général de *Documents historiques sur* « *Alais*, un écrivain aussi modeste qu'érudit et à qui la « ville d'Alais devra d'avoir fait rendre un juste hommage « à plusieurs de ses fils éminents ; un homme de caractère « loyal et dont la rude franchise devait naturellement « heurter les mesquines personnalités de certains hommes « trop politiques ; un de ces savants chercheurs qui trou- « vent les plus sincères satisfactions à déchiffrer les par- « chemins poudreux et les jaunes paperasses ; un Alai- « sien aimant son Alais et le connaissant en tous ses « détails, M. Jean-Pierre Goirand enfin, est en train de « publier des pages fort intéressantes pour l'histoire de « notre capitale des Cévennes.

« Nous lui devons déjà un recueil de notices et de juge- « ments pour servir à l'histoire de l'insurrection du Gard « contre le coup d'Etat du deux décembre. A l'occasion « de cet ouvrage, M. Goirand a montré que le véritable « historien ne craint point de sacrifier ses intérêts mêmes « pour la défense de la vérité. Une pareille conduite est « bien rare dans notre fin de siècle si pleine de bassesses « et de turpitudes. Mais l'impartialité a toujours guidé « notre compatriote, et sans s'occuper de l'opinion poli-

Digitized by Google

« tique ou religieuse des personnages dont il relatait les « actions, il a su toujours rendre au mérite et au talent « le respect qui leur était dû. Ainsi s'est-il conduit à « l'égard des Guillaume Rollin, des Boyer Peyreleau, des « Louis Chambon, des Ferréol, des Serre, des Firmas-« Périès, tout récemment encore vis-à-vis des Fabre « d'Eglantine, des Leyris, et aujourd'hui même pour « Dillon, archevêque de Narbonne au siècle dernier, et « président-né des Etats du Languedoc, qui vint en 1773 « et en 1786, faire à Alais deux intéressants voyages dont « M. Goirand vient de publier l'intéressante relation.

« Tous les Alaisiens soucieux du glorieux passé de leur « cité, doivent remercier M. Goirand de la patience et du « talent avec lesquels il sait rechercher et présenter au « jour de la publicité ces précieux documents, qui nous « donnent d'Alais, durant l'année la plus importante peut-« être de nos annales nationales, l'histoire vivante, « impartiale et vraiment fidèle ».

Ce travail, qui était la principale occupation des dernières années de Goirand, a été interrompu par la mort.

Notre éminent et regretté confrère avait déjà fait paraître diverses brochures sur :

L'Expédition de 1629 en Languedoc ;

Un Conflit entre l'Autorité Militaire et le Conseil politique en 1766 ;

Deux voyages à Alais de Monseigneur Dillon, archevêque de Narbonne, président des Etats du Languedoc ;

L'origine de l'octroi dans Alais ;

Documents historiques sur Alais pendant la Révolution ;

Digitized by Google

Documents historiques sur Alais sous la Terreur (Rapports décadaires);

Et documents relatifs au coup d'Etat de 1851 dans le Gard.

Il fut heureux à cet occasion de faire mieux connaître, en la mettant en lumière, la part élogieuse autant que patriotique que plusieurs de ses amis tels que MM. Cazot, Delord, Murjas-Mourgues, etc., avaient prise dans l'insurrection de ce coup d'Etat.

A l'éloge de ce vaillant Alaisien on peut dire encore que devançant le mouvement intellectuel de nos jours qui voit se développer, dans les universités populaires, l'enseignement scientifique et littéraire mis à la portée de tous, il a été, à Alais, le précurseur de ce mouvement.

C'est lui, en effet, qui, en 1876, eut l'idée d'établir, en quelque sorte, un service de conférences hebdomadaires. Il fit pour cela appel aux hommes de bonne volonté, capables de donner au public des soirées aussi agréables qu'instructives. C'est ainsi que maints conférenciers de talent, hélas! morts depuis pour la plupart, vinrent successivement, pendant deux hivers, entretenir leurs nombreux auditeurs, dans la grande salle de la Mairie, de toutes les questions d'art, de science, de littérature et d'histoire.

Des comptes-rendus remarquables faits par MM. Duclaux-Monteils, Charvet, Lisbonne (Sylvestre), et par d'autres chroniqueurs, relataient, chaque semaine, dans la presse alaisienne, ces intéressantes soirées.

Le public assidu des conférences eut le plaisir d'entendre M. Ernest Roussel, de l'Académie du Gard, parler en maître sur « Les Troubadours

Digitized by Google

modernes et la littérature provençale » : M. Félix Boyer, professeur de chimie à Nîmes, sur « la Flamme » ; M. Léonce Destremx, de Saint-Christol, membre fondateur de notre société, sur « le Phylloxera » ; le charmant causeur qu'était M. l'abbé Michon, sur « la Graphologie » ; M. Meynier de Salinelles sur « l'Humanité » ; M. Meynard-Auquier, de Nîmes, sur « Le XVIII[e] siècle » ; M. Paul Soleillet, le célèbre voyageur, sur « l'Afrique et le Sahara » ; M. Planchon, l'éminent professeur de botanique à la Faculté de Montpellier, sur « Les Vignes américaines et le Phylloxéra » ; M. Laurent de l'Arbousset, notre distingué confrère, sur « La Soie » ; M. Victor Robert, l'acocat bien connu du barreau de Nîmes, sur « Michel-Ange » ; M. Sarrut, avocat général à la Cour de cassation, sur « Le Dante et ses œuvres » ; M. Lacharme, professeur de Physique au collège d'Alais, sur « La pression atmosphérique et les baromètres » ; et M. Léon Penchinat, avocat à Nîmes, sur « Madame Rolland ».

Au sujet de ces conférences, le fin lettré qu'est notre cher confrère, M. Joseph Lisbonne, a résumé ainsi, en 1888, dans une lettre préface à M. Jean Goirand, cette page de notre histoire littéraire locale :

« Les épreuves de votre brochure que vous m'avez « communiquées, m'ont rappelé un de ces accidents qui « déroutent la logique, qui naissent, brillent et s'étei- « gnent comme une étoile filante, laissant du regret chez « peu, et l'oubli chez beaucoup : je veux parler des confé- « rences qui eurent lieu à l'Hôtel-de-Ville d'Alais, dans « l'hiver de 1876, au profit des pauvres, par les quêtes « qui y furent faites.

« Ce que ces pages m'ont surtout remémoré, c'est que le « public ne s'est jamais douté des peines que vous avez

Digitized by Google

« prises pour lui procurer cette distraction hebdomadaire.
« Cependant que de soins, que de démarches ! Faire appel
« aux conférenciers, correspondre avec eux, aller les
« attendre, les accompagner à la gare, et presque toujours
« leur offrir l'hospitalité à votre foyer.

« Et, c'était bien autre chose, quand la veille de la
« conférence affichée, le conférencier vous mandait qu'il
« était empêché de venir ! A l'idée de cet auditoire qui
« aurait trouvé la tribune vide, de ces dames dont la
« présence donnait à ces réunions ce charme qui émane
« d'elles comme le parfum des fleurs, que faire ? Une
« seule détermination était possible : prendre le train et
« aller prier un ami de venir remplacer le conférencier
« manquant ; une bande blanche sur l'affiche bleue arran-
« geait l'affaire, et vous seul saviez ce que contenait d'an-
« goisses cette bande blanche. Vrai ! il fallait avoir le
« diable au corps, et en même temps le feu sacré ; ce
« n'était pas trop pour la besogne, des deux réunis.

« A travers toutes ces difficultés, les conférences mar-
« chaient admirablement. J'en trouve la preuve dans les
« journaux de l'époque, soit de la localité, soit de la
« région, que j'ai découverts dans le pêle-mêle des papiers
« oubliés, et qui, tous, applaudissent à vos efforts.

« En présence de ce mouvement intellectuel, avec ce
« doux aveuglement qui nous porte à croire ce que nous
« désirons, vous aimiez à supposer que vous aviez doté
« notre ville d'une institution nouvelle, en harmonie avec
« les institutions modernes. Vous pensiez qu'un Comité
« aidé du concours de la Municipalité s'empresserait de
« continuer votre œuvre. Vous savez que je partageais
« peu votre illusion ».

M. Goirand, désireux de faire part du résultat de ses recherches historiques, donna, lui aussi, à cette époque, plusieurs conférences sur ce sujet, qui lui tenait au cœur autant qu'à l'esprit.

Digitized by Google

Notre Société s'est fait depuis un plaisir de publier, dans son Bulletin, quelques intéressantes communications qu'il lui avait remises dans ce but, et elle espère pouvoir les continuer à l'aide des documents qu'il a laissés.

Il y aurait encore long à dire sur le rôle qu'a joué M. Goirand dans maintes circonstances où, n'écoutant que le sentiment de justice qui l'animait, il s'est fait le défenseur persévérant des intérêts financiers de notre ville. Démarches, discussions suivies de rancunes excitées, rien ne l'arrêtait ni ne l'intimidait. Sa franchise à outrance, qui disait à chacun son fait, ne reculait devant rien pour arriver à ce qu'il croyait le triomphe du droit et de la vérité.

Malgré cette intransigeance de pensée, il était toujours prêt à rendre un sympathique hommage à toute cause juste et à toute personnalité loyale et désintéressée.

Il nous le prouva notamment à l'occasion de l'œuvre de Florian :

La première fois qu'il fut question d'élever, sur l'une de nos places, un monument à la mémoire de l'auteur d'*Estelle et Némorin*, M. Goirand proposa d'ériger un buste à notre compatriote Cartayrade, qui, en vers français, a chanté notre cher Alais.

Mais dès qu'il vit l'enthousiasme que suscitait notre projet, il retira le sien. Voici d'ailleurs en quels termes le secrétaire de notre Société a relaté le fait dans le procès-verbal de la séance du 2 Avril 1895 :

« En présence du succès obtenu par la conférence de « M. Poulle, M. Goirand déclare retirer sa proposition « relative à l'érection d'un buste à Cartayrade, et adhérer

Digitized by Google

« pleinement à l'idée d'élever, à Alais, un monument à « l'illustre fabuliste.

« Au nom de la Société, M. le Président remercie M. « Goirand de cette résolution, qui témoigne de son patrio- « tisme, de son bon esprit et de son dévouement aux « intérêts de la Société ».

Dans la circonstance M. Goirand a rendu à notre compagnie un service signalé, dont elle conservera précieusement le souvenir. Mais ce n'est pas tout : lorsqu'il s'est agi d'inaugurer notre monument, il a vivement insisté auprès de son neveu, M. Maurice Faure, pour qu'il voulût bien honorer de sa présence, cette imposante solennité. C'est donc à M. Goirand que nous devons le magnifique discours que le sympathique Vice-Président de la Chambre des Députés a prononcé à cette cérémonie.

M. Goirand avait été, d'ailleurs, l'un des initiateurs du culte florianesque, dont parla si chaleureusement devant le monument de la Chaussée, l'honorable député de Valence.

Lors de l'Exposition de 1878, quand, guidés par Théodore Aubanel, les Félibres de Provence répondirent à l'appel des Cigaliers et assistèrent aux fêtes inoubliables données en leur honneur, M. Goirand, fut l'un de ceux qui, avec M. Maurice Faure, eurent l'heureuse idée d'aller glorifier Florian à Sceaux et remettre en honneur sa tombe délaissée.

La veille de la manifestation (24 octobre 1878), il alla, avec le futur député de la Drôme, secrétaire fondateur de la Cigale, débarrasser pieusement des plantes parasites qui le cachaient, le monument du fabuliste Gardonien, et contribua à découvrir la maison, depuis ornée d'une plaque commémorative, où mourut le chantre d'Estelle.

C'est de cette touchante cérémonie improvisée au

Digitized by Google

lendemain des fêtes cigalières de l'Hôtel Continental, présidées par Victor Hugo et le ministre Bardoux, que date véritablement le culte parisien de Florian, renouvelé chaque année, avec tant d'éclat (1).

Son amour pour Alais lui a souvent mis au cœur le désir de voir sa cité rendre hommage, sans distinction d'opinion, à plusieurs Alaisiens dont le souvenir lui paraissait ne pas devoir rester dans l'oubli. De là les nombreuses pétitions qu'il a adressées à la Municipalité afin d'honorer la mémoire de ceux qui le méritaient, par leur nom donné à quelques-unes de nos rues.

Dans cette œuvre de patriotisme local, son neveu, M. Maurice Faure, Alaisien lui aussi, par sa famille maternelle et par ses années de jeunesse écoulées en notre ville, s'est, plusieurs fois, associé à ses efforts, soit par des pétitions, soit par des articles de journaux.

Les liens de parenté n'étaient pas les seuls qui unissaient M. Jean Goirand à M. Maurice Faure: il y avait encore entr'eux une communauté de goûts, de pensées, de sentiments que les années n'avaient fait que développer. Aussi était-ce une profonde joie pour l'oncle de se voir en quelque sorte revivre dans son neveu, autant que le neveu en éprouvait d'applaudir, à l'occasion, aux chaleureuses paroles de son oncle. Ces occasions se sont présentées plusieurs fois et notamment au cours d'une période électorale dans la Drôme, où M. Goirand prit plaisir d'accompagner son neveu et de jouir avec lui de sa popularité et de ses succès, et encore à Saillans où

---

(1) Voir à ce sujet : Li Felibre é li Cigalié à la toumbo de Florian (*Lou Prouvençau*) et la *Petite Patrie* par S. Michel.

Digitized by Google

M. Maurice Faure prend ses vacances, et où il ne manquait jamais de donner rendez-vous à son oncle.

M. Goirand était devenu, depuis lors, très populaire parmi les démocrates drômois, qui aimaient en lui le disciple fidèle et le contemporain de Bancel et de Madier de Montjau. Il ne perdait d'ailleurs aucune occasion de s'associer aux manifestations républicaines de la Drôme, où il rappelait, avec émotion, les liens qui, à l'époque de la Révolution française, unissaient les patriotes drômois à leurs frères du Gard, dont les luttes furent souvent communes, au temps du fédéralisme du camp de Jalès et de la réaction de 1815 (1).

Le 8 octobre 1893, il était à côté de son neveu et du ministre de la justice, quand fut inauguré, à Etoile, le monument commémoratif de la première et fameuse Fédération célébrée par Michelet.

Quelques jours plus tard, ému par la vue d'un arbre de la liberté planté en 1789, il prononça devant les citoyens de St-Jean-en-Royans, dont M. Maurice Faure est le Conseiller Général, un discours admirable qui arracha des larmes à tous ceux qui l'entendirent. Tous les évènements dont ce vieil arbre avait été le témoin semblaient y revivre sous la parole ardente et convaincue de l'orateur alaisien.

Le 1er septembre 1895, lors de l'inauguration d'un monument commémoratif de la Révolution, à Saillans, berceau politique de Barnave, des fêtes mémo-

---

(1) Au sujet des souvenirs de 1815 et de la Terreur Blanche, que M. Goirand avait puisés dans ses études et dans ses traditions orales de familles, on lira avec intérêt ce que disent, d'après ses indications, en rendant hommage à sa contribution historique, le romancier alaisien Jules Rouquette et Ernest Daudet, dans leurs ouvrages sur cette cette triste époque.

Digitized by Google

rables eurent lieu dans cette localité, et dans un banquet présidé par M. Lockroy, divers hommes politiques éminents prirent la parole. Dans son compte-rendu de ces fêtes républicaines, un journal de Valence disait :

« Le discours le plus simple, qui d'ailleurs a remué le « plus profondément l'auditoire, a été celui de M. Goi- « rand, d'Alais, oncle de M. Maurice Faure, qui a parlé « en termes émouvants de cette génération de 1848, la « sienne, qui a pu commettre des erreurs de bonne foi, « mais qui restera pour les générations à venir, un « modèle de droiture ».

De son côté M. Lockroy a noté, dans la brochure que la municipalité de Saillans a publiée et dont il a écrit la préface, l'émotion que lui avait fait éprouver le vieux démocrate d'Alais.

A ses qualités de lettré et d'historien, M. Goirand a joint jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à sa soixante-seizième année, une mémoire surprenante qui lui permettait de réciter par cœur les plus beaux morceaux de prose des grands écrivains et les plus belles pages des grands poètes classiques dont il avait le culte : Michelet, Edgar Quinet, Louis Blanc, Musset, Lamartine, Molière, Victor Hugo, se partageaient son admiration, et il faisait des *Châtiments* son livre de chevet, afin de n'en rien oublier.

Il avait raison de dire qu'il n'était jamais seul, tant la pensée de tel ou tel écrivain faisait à son esprit une agréable compagnie.

Il faut convenir que ce n'était pas une personnalité ordinaire celle dont un journaliste et un homme politique bien connu, Tony Révillon, a dit dans un article du *Radical* de 1897 :

Digitized by Google

« Sous l'Empire nous comptions un peu partout de ces « militants sur lesquels nous pouvions compter, et dont « les noms, dans nos mémoires, sont restés associés à « ceux de la ville qu'ils représentaient pour nous. A Lyon, « par exemple, c'était Favier; à Troyes, c'était Baltet; à « Alais, Goirand; à Mâcon, Batillat. Ils appartenaient à « la bourgeoisie, au petit commerce, à l'élite des ouvriers « instruits. Ils étaient convaincus, enthousiastes, et leur « partialité apparente, ne prouvait que l'inébranlable « fidélité à leurs idées. Avec des différences de tempéra- « ment qui les divisaient parfois, ils se retrouvaient tou- « jours quand il y avait quelque chose à risquer pour la « République. Fonder la République, avec elle amener la « réalisation d'un idéal de liberté et de justice, c'était « toute leur vie. Ils poursuivaient leur tâche, souvent « déçus, jamais découragés, et leurs espérances étaient si « belles, qu'elles les soutenaient toujours ».

Un juste hommage rendu encore à M. Goirand, hommage qui a d'autant plus de prix qu'il émane du parti conservateur, est celui qu'un chroniqueur de *la Fraternelle* lui rendit en ces termes au moment de son décès :

« M. Goirand emporte les regrets unanimes de tous « ceux qui l'ont connu, de tous ceux qui ont pu apprécier « la droiture de son caractère, son urbanité et sa simpli- « cité.

« Avec lui disparaît une figure alaisienne, un Alaisien « de cœur, qui, comme Lafare, aimait son pays. Tout ce « qui intéressait la Cité, l'intéressait; il en était presque « l'historien. Chercheur infatigable, il était heureux de « faire partager sa joie, sa satisfaction à ses compatriotes, « lorsqu'il avait pu faire une découverte utile, pouvant « rappeler une période du passé de la vieille cité cévenole.

Digitized by Google

« Celui qui écrit ces lignes accomplit un devoir en « apportant son tribut de regrets à sa mémoire, que la « ville d'Alais tiendra à perpétuer, nous n'en doutons « pas, en donnant son nom à une de nos nouvelles rues ».

Telle est, à grands traits, la sympathique figure que je me suis plu à vous rappeler. Son souvenir est en même temps celui d'une génération, presque disparue, d'hommes généreux et désintéressés, ayant travaillé de toutes leurs forces au bien et à la gloire de leur pays.

EMILE DELFIEU,
Inspecteur des Postes et Télégraphes.
Officier de l'instruction publique.
à Nimes.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Une épisode de l'Histoire de Castelnau, par M. F. Rouvière..... 5

Un Portugais ami de la France (Manuel Pinheiro Chagas), par M. L. de Sarran d'Allard 13

Dante et la Divine Comédie (Troisième Partie), par M. E. Pagès..... 39

A Madame Mathieu-Goirand, par Sylvestre..... 103

Notice biographique sur M. Jean-Pierre Goirand, Avocat, par M. E. Delfieu, Inspecteur des Postes et des Télégraphes 114

Digitized by Google

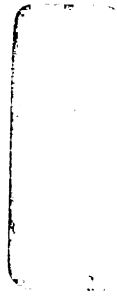
Digitized by Google

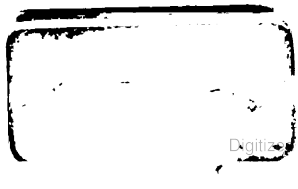
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

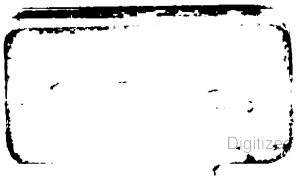
Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google